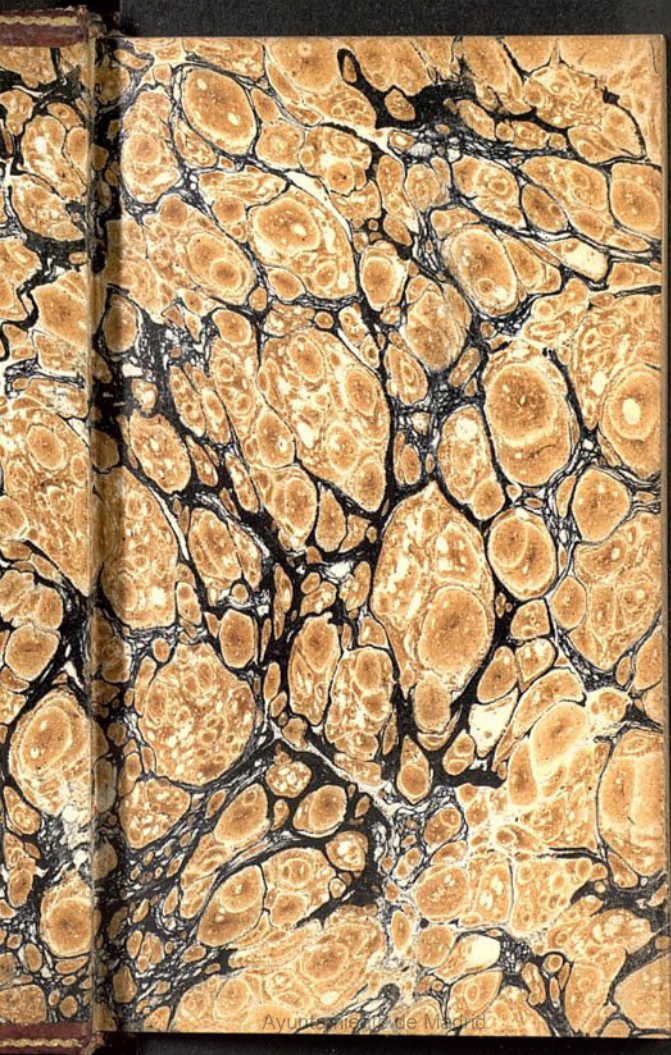


Ayuntamiento de Madrid

R
838



Ayuntamiento de Madrid



MEMOIRES

D E

MR. D. F. L.

Touchant

Ce qui s'est passé en Italie

Entre

VICTOR AMEDEE II.

DUC DE SAVOYE,

ET LE

ROY T.C.

Avec le détail

*De la Conduite que Son Altesse Royale a tenue
à l'égard des Alliés durant le cours de
cette Guerre; & les particularités
du Traité qu'elle vient de con-
clure avec la France.*

* * * *

no 8776

A AIX LA CHAPELLE,

Chez ANTHOINE STEENHUYSEN Mar-
chand Libraire auprès de la Grande-
Eglise, l'An 1697.

MEMORIAS

MR. D. T. L.

Tratado

de la

ciudad

DE MADRID

por

el

PO. D. T. L.

de

la

28770

A. VILA



MEMOIRES

D E

MR. D. F. L.



Uand on fait reflexion aux motifs qui avoient engagé Victor Amedée II. Duc de Savoye , à embrasser le parti des Serenissimes Alliés , & à entrer avec tant d'augustes Princes dans une alliance dont l'unique but est le repos de la Chrétienté & la seureté de l'Europe , on est dans le dernier étonnement d'apprendre aujourd'hui que S. A. R. au mépris de cette alliance & des sermens solennels qu'elle avoit prêté, en signant le Traité qui lui fut présenté de la part de l'Empereur par l'Abbé Grimani , ait levé tout d'un coup le masque & abandonné un parti qui a tout sacrifié pour la soutenir. Cette conduite ne peut avoir eu d'autre mobile que les Conseils pernicioeux des Ministres qui aprochent de près la personne de S. A. R. qui ayant été gagnés sous main par les artifices de la France accompagnés de grosses sommes d'argent, lui ont fait faire cette demarche si contraire à ses veritables interêts. Ceux qui connoissent à fond les inclinations de S. A. R. en font un

portrait bien différent , & nous le représentent comme un Prince plein d'esprit & de zele , brave & magnanime s'il en fut jamais , à cela près qu'il aime l'épargne & l'argent , aussi a-t-il amassé vingt millions , pendant cette guerre , dont il a rempli ses coffres.

Mais quels sont ces Ministres , qui ont conseillé ce Prince ? C'est le Comte de Bens premier ministre , pour les affaires de la Guerre , grand temporisateur , plein de dissimulation & d'un caractère tout particulier , qui fait à ceux qui le visitent mille offres d'amitié , mais qui ne tient rien de ce qu'il a promis ; & qui enfin conduit les gens , en les embrassant , jusques hors de la Cour de son hôtel , avec tant de douceur & d'honnêteté , qu'on auroit lieu de le croire le plus officieux & le plus obligeant du monde , si (*) sa conduite pleine d'hipocrisie , ne fesoit voir dans le fond , qu'il n'est rien moins que ce qu'il paroît.

Après le Comte de Bens vient le Prince de Carignan Oncle de S. A. R. mais qui ne se mêle de rien , aimant mieux vivre en Stoïcien qu'en Politique du Tems. Son genie le borne à prendre uniquement ses plaisirs sans se mêler d'aucune affaire.

Le troisième de ces Ministres c'est le Chevalier Tane , Favori du Duc , & qui pour avoir été

Jesuite

(*) *Voilà la maniere dont ce Ministre en a toujours usé envers les Officiers du Roy d'Angleterre , qui lui rendoient visite ; tandis qu'il fesoit un sincere accueil aux Emissaires de la Cour de France.*

Jesuite l'espace de 8. ans possède l'art de flatteur au souverain degré, & sçait toutes les ruses, qui distinguent la politique des Courtisans de cet Ordre, de ceux qui ont fait leurs études dans les autres Universitez. Il a beaucoup d'ascendant sur l'esprit de S. A. R. & ce qu'il fait où qu'il ordonne merite toujours ses applaudissemens. En un mot c'est l'Apollon de la Cour de Turin; quand il parle le silence regne, & ses decisions sont des Oracles. Après celui-ci vient le Marquis de St. Thomas, premier Ministre de S. A. pour les affaires étrangères. Celui-ci est employé dans toutes les Negociations, pour l'experience qu'il s'est acquis dans les affaires importantes que S. A. a eu ci-devant à demêler avec les Princes d'Italie ses Voisins. Il est adroit & habile à faire valoir les interêts de son Maître, d'ailleurs sincere & homme de bien autant que la politique Italienne le permet, à cela près qu'il promet toujours plus qu'il ne tient.

A tous ces Ministres choisis qui composent le Conseil de S. A. R. nous ajouterons encore pour le rendre complet, deux personnes de la premiere distinction, qui en sont comme l'ame, pour le faire agir. Ces deux personnes, sont Madame la Duchesse Epouse de S. A. & le Marquis de Bagnasque son premier General. Madame la Duchesse est fille de Mr. le Duc d'Orleans frere du Roi T. C., & par consequent elle a les inclinations toutes Françaises. C'est là tout dire, & en voila plus qu'il n'en faut, pour former un bon Conseil. Les femmes ont naturellement le don de plaire & de persuader. Elles sont flateu-

ses & ingenieuses; ainsi l'on peut dire que Mad. Royale avoit dans cette Assemblée les qualités de la tête de Meduse, qui étoit de rendre immobiles & de convertir en monstres tous ceux de ce Conseil qui auroient eu la hardiesse de s'opposer aux deliberations qu'on y prenoit au gré de la France.

Nous lui donnerons pour Compagne, Madame Royale, mere du Duc. Elle n'a pas toujours été si bonne Françoisse, qu'elle le paroît aujourd'hui. Les riches presens & l'argent de la France, l'ont peut-être éblouie, & ont fait changer tout d'un coup ses inclinations. Quoiqu'il en soit, elle a eu beaucoup de part à faire pencher la balance du côté qui lui a donné le plus. Ainsi le Conseil de S. Altesse Royale n'a pas été mal servi de ce côté là. Mais si elle y trouve son compte dans la suite, c'est ce que je ne scai pas. La France ne pouvoit pas manquer de reussir, puisqu'elle a sçu si bien se servir de l'esprit des femmes pour entrer dans un Conseil qui a tout décidé à son avantage.

Ce n'est pas assez de donner à ce Conseil deux Chefs du merite & du caractere de Madame Royale & de Madame la Duchesse il falloit encore un homme hardi, de poids, & d'autorité qui fut capable de bien executer les deliberations qu'on y avoit prises toutes favorables à la Cour de France. Pour une affaire aussi delicate, on ne pouvoit jeter les yeux sur une personne plus propre que le Marquis de Bagnasque. Et l'on peut dire à sa gloire qu'il s'en est acquitté en galant homme, & que par là, il a merité les éloges,

ges, & les applaudissemens de toute la Cour. Effectivement, il n'a pas tenu à ce General que tous les Religioneux & les Troupes du Roi d'Angleterre n'ayent été exposées à un massacre general, plus sanglant, que celui de la St. Barthelemi, par les intelligences secretes qu'il avoit avec Mr. de Catinat. Le tems qui est un grand maitre découvre tout. Nous reservons à en parler plus amplement dans la suite de cet ouvrage.

Nous ajoûterons seulement que M. le Marquis de Bagnasque est très considerable à la Cour de Turin, par les grands Emplois qu'il y possède, & qui semblent le revêtir d'une Authorité qui le fait regarder comme l'arbitre du bien & du mal qui s'y fait. Il est favori de son Altesse Royale, son premier General, Chevalier, grand Maître de l'Artillerie, ci-devant Gouverneur de Montmellian, & à present Gouverneur de Coni. Outre toutes ces éminentes dignités, il a l'honneur d'être apparanté à quatre Lieutenants Generaux, sçavoir les Marquis de Caral, de Pianese, de Tane, & de Parella, qui ont été les fidelles executeurs de tous les ordres qu'il a donnés pendant le cours de cette Guerre, au gré & à l'avantage de la France, dont il a tiré de belles & bonnes pensions, aussi bien que ses Compatriotes. Ainsi Son Altesse Royale ne pouvoit pas manquer d'être bien servie, puisqu'elle avoit des Generaux sous ses Ordres, qui ont toujours fait gloire d'avoir les inclinations Françaises.

Après avoir ébauché le portrait des principaux

paux Ministres qui aprochent de S. A. R. il ne fera pas hors de propos de dire un mot du genie & des qualités des Ministres qu'elle a employés auprès des Serenissimes Alliés pendant le cours de cette Guerre. Pour les bien représenter nous nous contenterons de dire en un mot, que le Président la Tour Envoyé auprès de Sa Majesté Britannique & de Messieurs les Etats Generaux des Provinces Unies, & le Comte de Tarin Envoyé auprès de son Altesse Electorale de Baviere, ont été Jesuites, aussi bien que les autres Ministres de S. A. R. qui sont auprès de tous les Princes Alliés. Il en faut excepter Mr. du Perier, qui reside auprès de l'Empereur. Celui-ci est Fils d'un Banquier. Il a acheté en Transilvanie plusieurs belles Terres, & la France lui a fourni pour cela quatre cens mille pistolles. Mais elle n'a pas fait toutes ces avances pour rien. Après cela nous ne devons point trouver étrange si les affaires de ce Prince ont été bien gouvernées. Il ne pouvoit faire choix de Ministres plus zelez pour son service, plus habiles à menager ses interêts, ni plus rusés à faire réussir le dessein qu'il vient de faire éclatter, & qu'il a pris tant de soin de cacher depuis sa rupture, ou la premiere Campagne de la Guerre en Italie.

Mais avant que de venir au detail de la conduite que S. A. R. a tenuë envers les Serenissimes Alliez durant la Guerre, parcourons auparavant les sujets de plainte, qui l'ont portée à se declarer contre une Couronne, à laquelle elle étoit liée par des nœuds que l'on peut appeller à plus juste titre **LE NOEUD GORDIEN**,

que celui que la France a fait représenter dans les feux d'artifices faits à Paris au sujet de cette Paix, pour servir d'emblème à l'union des Serenissimes Princes qui composent la Ligue, & qu'elle prétend d'avoir denoué en détachant le Duc de Savoie.

Nous avons déjà fait voir les dispositions ou plutôt les inclinations des Ministres qui approchent de la personne de Son Altesse, & nous voulons même la disculper de tout le blâme qu'on lui attribue, pour les en charger uniquement. Entrons donc dans l'intérieur de ce Prince, & ayons même pour lui assez de complaisance pour croire que ses ressentimens étoient légitimes, & qu'il avoit toutes les raisons du monde d'en venir à une rupture ouverte avec la France, pour se délivrer de l'esclavage sous lequel il avoit vécu tant d'années.

Le sujet qui avoit engagé Son Altesse Royale à prendre les armes contre la France, étoit de se délivrer de la domination & de la servitude de cette Couronne. Le voisinage de ses Etats à ceux du Roi T. C. rendoient sa condition si malheureuse que ce Prince n'étoit rien moins que maître chés soi, & qu'il dependoit plus absolument de ce Monarque qu'un Feudataire ne depend de son Seigneur. De sorte qu'aux moindres démarches, la France étoit aux écoutes, pour épier sa conduite, quoi qu'il ne songeât à rien moins qu'à lui déplaire. Fatale Loi ! qui impose toujours le respect & la soumission au plus foible. Outre que l'alliance plus étroite qu'il venoit de contracter avec la France par son maria-

ge avec Mademoiselle d'Orleans, le rendoit encore plus assujetti & dependant de cette Puissance à laquelle tout fait ombrage.

Cette alliance qu'il ne prevoyoit que trop lui être fatale, parce que la Cour étant remplie de François qui étoient autant d'Emissaires & d'Espions publics qui informoient le Roi T. C. de tout ce qui se passoit dans son Conseil, le rendoit le plus inquiet du monde & nourrissoit dans son interieur de secretes allarmes, de se voir un jour depouillé de ses Etats à l'exemple d'un Duc de Lorraine. Nous n'aurions jamais fait si nous voulions rapporter ici toutes les avanies que le Roi T. C. lui a faites depuis sa Minorité jusqu'au jour de sa rupture. Voilà les avantages que les Filles de France apportent aux Princes qui les recherchent en mariage ; qui est de devenir tôt ou tard leurs victimes.

Si son A. R. avoit eu plus de Confiance aux avis de l'Empereur & de quelques Princes d'Italie ses voisins & ses fidelles amis, qui lui conseilloyent de prendre en mariage une des Princesses de la Maison de Neubourg, elle auroit sans contredit mieux fait & suivi ses veritables intérêts, & ne se verroit pas aujourd'hui dans la fatale contrainte de tourner comme une giroëtte au gré de la France, & de faire tout ce que cette imperieuse Couronne lui ordonne. Son Altesse a reconnu dans la suite, mais trop tard, que ce dernier parti lui auroit été plus sortable, & que par là elle se seroit conservé la liberté qu'elle a perduë, & dont tous les Princes Souverains doivent être jaloux autant que de leurs Couronnes.

Les alliances que les Princes de la Maison d'Autriche ont contractées avec la France, & en dernier lieu les Rois d'Espagne par les mariages de Marie Theresé avec Louis le Grand, & la defuncte Reine sa Mere, ou Mademoiselle d'Orleans fille ainée de Monsieur premiere femme de Charles II. Roi d'Espagne à present regnant; toutes ces Alliances dis-je ont coûté si cher à la Maison d'Autriche, qu'elles la mettent aujourd'hui en peril de perdre ses plus beaux Etats par le droit de devolution; ce qui a produit les premieres étincelles de la guerre qui s'est allumée en Europe. Si son A. R. dis-je avoit voulu profiter de tous ces exemples, comme plusieurs autres Princes ont fait, elle n'auroit jamais acquiescé à ce mariage, & par là elle auroit vécu plus en repos; auroit assuré la succession de ses Etats à ses legitimes heritiers; se seroit maintenu dans l'indépendance, & auroit cultivé pour toujours des étroites liaisons, & une amitié inviolable avec l'Empereur à qui elle a des obligations preferablement à la Couronne de France.

Mais quels sujets son Altesse Royale n'avoit-elle pas de se méfier des Conseils de la France, après les artifices dont elle s'étoit servie pour l'éloigner de ses Etats, en la repaissant de la Couronne chimerique de Portugal? Le Roi T. C. avoit menagé si secretement cette intrigue, & les Ministres qu'il y avoit employé l'avoient conduite avec tant d'habilité, qu'ils avoient porté le Roi de Portugal à donner l'Infante en mariage à ce jeune Prince; & son Altesse R. étoit si persuadée de la sincerité des intentions de la

France, qu'elle y avoit donné les mains. On lui faisoit entendre que le Roi de Portugal étant dans l'impuissance d'avoir des enfans, elle seroit héritière de cette Couronne en épousant l'Infante. Que pour cet effet, il falloit que son Altesse Royale se rendit en Portugal; qu'elle abandonnât ses Etats pour toujours afin d'aller vivre dans ce Royaume éloigné, en attendant la mort de Dom Pedro pour monter sur le Throne; & sous ces vaines esperances, dont on repaissoit la Cour de Turin, la France ingénieuse avoit résolu en l'absence de son Altesse, de s'emparer de ses Etats & de les unir à son Domaine.

La negotiation fut même si avancée que les Equipages du jeune Duc avoient déjà pris les devans, & s'étoient avancées jusqu'à Grenoble; lors que Madame Royale sa Mere, soutenue de ses Ministres, & des principaux Seigneurs de la Cour, ayant vû clair dans les desseins du Roi T.C. & decouvert les pièges qu'on tendoit au jeune Duc pour le depouiller de ses Etats, employèrent tout leur credit pour détourner un coup si fatal. Mais toutes leurs instances n'auroient rien fait, sans les larmes de ses sujets qui l'aimoient tendrement, & qui étant accourus en foule au Palais implorèrent la clemence de leur legitime Souverain, & le prièrent instamment de ne les point abandonner. Son Altesse Royale se laissa enfin flechir à leurs justes prières; & cette grande Negociation dans laquelle la Cour de France s'étoit comme épuisée par les sommes immenses qu'elle y avoit employée, fut dans un instant rompue, de maniere qu'on n'y songea plus.

Le Roi T. C. après avoir manqué un si beau coup de s'emparer de la Savoye, dissimula quelque tems, tandis qu'il faisoit dire à la Cour de Turin par un de ses Ministres; qu'il étoit extrêmement fâché des obstacles que l'on apportoit à la conclusion d'une alliance qui devoit élever le jeune Duc sur le Throne de Portugal; mais que puisque Madame Royale sa Mere & l'amour de ses sujets prevaioient à ses soins, & qu'ils ne pouvoient se résoudre d'y consentir, il feroit remercier Dom Pedro par son Ambassadeur des déferences qu'il avoit eu pour lui. Et que s'il avoit crû que cette Negociation n'eut point été agréée, il ne s'en seroit jamais mêlé. C'a été de tout tems le genie de la Cour de France d'user d'intrigue pour s'agrandir, & plusieurs Etats qu'elle a annexés à la Couronne, ne lui ont bien souvent coûté qu'une Negociation; dont la réussite a dû être attribuée en partie à son argent & en partie à l'adresse de ses Ministres. C'est un secret que les autres Cours de l'Europe ont ignoré jusqu'à présent, ou plutôt qu'elles ont négligé de mettre en usage.

Quoi qu'il en soit le Roi T. C. considerant qu'il lui étoit impossible de se passer du Duc de Savoye par la situation de ses Etats, afin d'avoir toujours par là une porte ouverte, pour entrer en Italie quand bon lui sembleroit, & aux premiers demêlés qu'il auroit avec les Princes Ultramontains; ou pour les tenir par cette consideration en échec, & leur donner de la jalousie, comme il faisoit aux autres Princes de l'Europe ses Voisins: Le Roi T. C. jugea à propos

après ce coup manqué d'engager le jeune Duc par une autre alliance; qui fut de lui faire proposer en mariage une des filles de France. L'ascendant & les liaisons que ce Monarque avoit dans la Cour de S. A. R. la firent pancher, ou plutôt Madame Royale sa Mere & son Conseil, à préférer Mademoiselle d'Orleans aux autres Princesses qui lui étoient présentées de la part de Sa Majesté Imperiale & de quelques Princes d'Italie. L'apprehension d'aigrir un puissant Monarque tel qu'est le Roi de France, Voisin des Etats du jeune Duc, & qui d'ailleurs avoit agréé à la mort de Charles Emanuel II. son Pere, d'être son Tuteur pendant sa minorité, firent que la Cour de Turin ne balança point à se déterminer à choisir Mademoiselle d'Orleans, preferablement aux Princesses de Neubourg & de Toscane. Ce fut donc pour S. A. R. un mariage d'interêt, où la politique & la crainte eurent plus de part que l'inclination. La suite a fait voir à S. A. R. ce qu'il lui en a coûté. Mais tout ce qui s'est passé n'est rien en comparaison de l'avenir, son étoille lui reserve peut-être une destinée qui sera fatale à elle & à ses Successeurs, pour ne pas dire encore au repos de toute l'Italie. Ce sont-là les presages de tous les gens versés dans la politique du tems. Et sans penetrer trop avant dans l'avenir, il faut nécessairement de deux choses une; ou que la France borne son ambition du côté d'Italie, en abandonnant le plan qu'elle a formé, ou qu'elle se rende Maitresse un jour de la Savoye.

Ses prétensions sur ce Duché, & la conjoncture

des affaires présentes la portent naturellement à ce but ; & l'unique ressource qui sembloit rester à S. A. R. capable de l'affranchir de cette domination, étoit la guerre d'aujourd'hui, si elle en avoit sçu profiter, & qu'elle eut agi de concert avec les Serenissimes Alliez. Les puissants Princes qui composent aujourd'hui la Ligue, n'ont pas manqué de lui faire représenter par leurs Ministres, le pas glissant où elle s'alloit exposer si elle écou-toit les flatteuses promesses de l'Ennemi commun. On peut dire que les Ministres de l'Empereur, & du Roy Catholique, se sont lassés à luy faire goûter les importantes raisons qui étoient capables de la détromper, si S. A. R. n'avoit point été séduite par les Emissaires de la France qui ont corrompu les Ministres qui approchent de sa personne, avec cette différence que les promesses des Alliez étoient solides & réelles au lieu que celles de la France sont pleines de venin, trompeuses & chimeriques.

Mais pour penetrer dans les veües de la Cour de Turin, qui est sans contredit une des plus rusées & des plus politiques de l'Europe, il est absolument nécessaire de remonter jusqu'à l'origine des demêlés qu'elle a eu avec le R. T. C. après quoi nous suivrons pas à pas son Altesse R. dans la conduite qu'elle a tenue pendant le Cours de cette guerre, tant à l'égard de la France, que des Serenissimes Alliez.

Au commencement de l'année 1690. le Roi T. C. ayant résolu de porter la guerre en Italie, le Duc de Fuensalida Gouverneur du Milanois travailla avec tous les soins imaginables à faire lever
des

des Troupes, fit des amas de grenades, de bombes, de poudre & de toute sorte de munitions de guerre & de bouche; fit reparer les fortifications, & tascha de se mettre en état de faire tête aux Troupes Françoises qui s'avançoient vers l'Italie. Ce qui embarassoit le plus Fuenfalida étoit la conduite de la Cour de Turin, qui étoit un enigme si obscur pour lui, que les plus habiles politiques n'y comprenoient rien; cela dis-je lui fesoit plus de peine que tous les préparatifs de la France. Car d'un côté il soubçonnoit le Duc de Savoye d'avoir formé une Triple Alliance secrete avec le Roi T. C. & le Duc de Modene, pour joindre leurs forces ensemble, & venir fondre sur le Milannois. D'autre part la conduite que tenoit ce Prince tant à son égard qu'à celui de la France étoit si dissimulée, qu'il sembloit jouer en même tems les deux différens partis, promettant au Roi T. C. d'observer une exacte Neutralité, tandis qu'il fesoit connoître sous main à l'Empereur & au Roi Catholique le desir qu'il avoit de se déclarer contre la France.

La variété des dispositions dans lesquelles Son Altesse R. se trouvoit pour lors, & la conduite étudiée qu'elle a tenue ne firent qu'augmenter les ombrages & les soubçons du Roi T. C. qui craignit dès lors que Son A. R. ne lui jouât quelque tour à l'Italienne. Les François qui sont circonspects s'attachèrent à observer de plus près la manœuvre que fesoit ce Prince, & ayant decouvert quelque chose qui ne leur presageoit rien de bon, le Roi T. C. lui fit dire qu'il n'é-

toit pas content de la Neutralité dans laquelle Son Altesse vouloit demeurer, mais qu'il vouloit encore les Citadelles de Verceil & de Turin pour seureté de sa parole, & pour garands de sa conduite.

La hauteur dont le Roi T. C. lui fit faire ce compliment, ne déconcerta point le Duc: il est habile à ménager les affaires qu'il veut tenir secrètes; ainsi il se contenta pour lors de faire prier la France, de luy vouloir accorder quelque tems pour répondre aux propositions qu'on lui fesoit. La France se radoucit pour lors dans la persuasion de pouvoir enfin obtenir du Duc une exacte Neutralité, qui est tout ce qu'elle en esperoit, afin de pouvoir plus aisément entrer en Italie, & se faciliter par là la conquête du Milanois qu'elle regardoit comme le fruit de toutes ses intelligences avec la Cour de Turin.

Cependant les Emissaires de France à la Cour de Savoye découvrirent une demarche qui augmentoit extremement leurs soupçons, sur ce que le Duc méditoit d'abandonner l'alliance du Roi T. C. pour embrasser le parti de l'Empereur. Tout le monde sçait que le Duc de Savoye prend le titre de Roi de Chipres depuis que Louis III. Duc de Savoye, prit en mariage Charlotte Veuve de Jean Roi de Portugal, Fille de Jean, Fils de Janus Paleologue Empereur d'Orient qui donna pour dot à sa Fille Charlotte le Royaume de Chipres; de sorte que le Duc de Savoye fut couronné Roi de Chipres en présence de Jean de Lusignan Roi de Chipres, son Beau-pere. De là vient que le Duc de Savoye prend la

qualité d'Altesse Royale, & porté la Couronne close: que les Rois T. C. & quelques autres Souverains de l'Europe, ne lui contestant point ce titre, lui rendent les honneurs proportionnés, à la réserve de Sa Majesté Imperiale, qui ne l'avoit jamais voulu reconnoître que comme Duc, & non point comme Roi de Chipres.

Le Duc de Savoye considerant que l'occasion étoit favorable pour lui, parce que l'Empereur le faisoit caresser par ses Ministres pour l'engager à rompre avec la France, prit son tems pour faire offrir un million de Florins à l'Empereur, s'il vouloit le considerer en qualité de Roi de Chipre, & lui faire rendre les mêmes honneurs, à l'imitation du Roi T. C. D'ailleurs S. A. R. fit proposer à Sa Majesté Imperiale de lui vouloir vendre les Fiefs qu'elle a enclavés dans la Savoye & dans les terres de la Republique de Genes appartenans à l'Empereur; Et lui fit offrir pour ces Fiefs de grandes sommes en argent comptant; ne doutant point que ces offres ne fussent agréées de l'Empereur, attendu le besoin d'argent qu'il avoit pour soutenir la Guerre qu'il a contre deux puissants Ennemis. Cependant l'Empereur refusa d'abord toutes ces offres, mais Son Altesse Royale ne se rebutant point pour cela, s'avisâ de menager toujours la France, & de réiterer cependant sous main ses instances auprès de l'Empereur, jusqu'à ce qu'elle en eut obtenu ce qu'elle demandoit.

Cette Négociation fut enfin conclüe, & l'Empereur acquiesça aux demandes du Duc; moyennant un million de Florins, qui furent remis à

Venise

Venise par ordre de l'Empereur. Cet événement allarma extrêmement la Cour de France, & lui fit d'abord concevoir de justes soupçons que le Duc étoit entré par là dans des étroites liaisons avec la Maison d'Autriche son Ennemie, qui ne manqueroient pas d'éclater bien-tôt par une rupture ouverte de la part du Duc, ce qui brouilla extrêmement son jeu, & rompit les mesures qu'elle avoit prises pour la Guerre d'Italie, parce qu'elle contoit beaucoup sur Son Altesse Royale pour le passage de ses Troupes dans le Milanois, dont la foiblesse sans le secours, & l'appui des Savoyarts lui promettoit une conquête inévitable.

Le Duc de Savoye qui est un grand maître en dissimulation, mit d'abord tout en usage, après avoir fait son coup, pour adoucir le Roi T. C. & lui fit déclarer par son Ministre qu'il n'avoit eu aucun dessein prémédité de se départir de l'amitié de la France, ni de rien faire qui portât atteinte aux Traitez qui rendoient leur union inviolable. Mais toutes ces protestations artificielles ne furent point capables de dissiper l'ombrage de la France. On avoit si bien étudié les démarches de la Cour de Turin, qu'on commençoit à la traiter de dissimulée, & le Duc de Savoye de fourbe, qui jouïssoit d'une part le Roi T. C. & de l'autre l'Empereur; sans qu'aucun de ces deux Monarques pût faire fonds sur rien de réel & de positif, ce qui étoit en effet. Machiavel a été si fameux dans les preceptes de politique qu'il a enseignés aux Princes, qu'on peut dire que les Italiens sont de tous les peuples ceux qui

qui l'ont le mieux compris & qui ſçavent mieux ſ'en ſervir.

Il eſt bon de rapporter ici avant de paſſer outre une intrigue qui s'étoit paſſée auparavant entre l'Empereur & ſon A. R. & qui fut découverte par la France à force d'argent, ce qui lui rendit la conduite de ce Prince fort ſuſpecte dans la ſuite, & aux moindres demarches qu'il faiſoit le Roi T. C. le ſouſçonnoit avec fondement de méditer une rupture. La voici, & elle eſt d'autant plus fidelle que nous l'avons d'original. En l'année 1687. & peu de tems après la fameuſe ligue d'Ausbourg, le Comte B*** fut envoyé à Turin de la part de ſa Maieſté Imperiale, pour propoſer à ſon A. R. une nouvelle Negociation. Le Roi T. C. en fut averti par ſes Emiſſaires & écrivit ſans perdre de tems à ſon Ambaſſadeur à la Cour de Turin : Celui-ci fit toutes les demarches qu'il jugea propres pour ſe trouver à l'audiéce que l'Envoyé de l'Empereur devoit avoir de ſon A. R. ſur ce ſujet, & fit connoître à la Cour de Turin qu'il y vouloit abſolument être preſent. De ſorte que cette entreveüe qui ne ſe devoit paſſer qu'à portes cloſes comme on dit, pour y traiter d'affaires ſecretes, fut interrompue par l'humeur inquiéte du Miniſtre de France ; & ſon A. R. étant d'intelligence avec l'Envoyé de l'Empereur, ſe vit obligé de tourner tout en Ceremonies & en compliments pour ce jour là.

Cependant le Comte impatient de ſ'aquitter de ſa Negociation, fut d'avis de ſe déguiſer, & ayant pris l'habit d'un des Pages de ſon A. R. entra par un eſcalier derobé dans la Chambre du

Duc,

Duc, où il eût à peine le tems de lui présenter un écrit à signer, qui ne contenoit que quelques propositions generales, & la promesse de la part du Duc de se rendre à Venise dans le tems du Carnaval. S. A. R. ne manqua point de partir au jour marqué, feignant de faire ce voyage pour s'aller divertir, quoiqu'il n'avoit pour but que de s'aboucher avec le Duc de Baviere & quelques autres Princes qui s'y devoient trouver.

Quelque tems après le depart du Comte son Altesse R. publia son voyage, & l'Ambassadeur de France se doutant de quelque chose, fit connoître à son A. qu'il auroit l'honneur de l'accompagner. Le Duc fit son possible pour l'en détourner, mais ce fut inutilement, & il y donna les mains pour prevenir par là tous les soupçons que ce Ministre pouroit avoir conçu de sa conduite. Tous ces Princes s'étant enfin rendus à Venise, jugerent à propos sous pretexte de ne pouvoir convenir entr'eux à l'égard du rang de traiter secretement des affaires dont il s'agissoit. Pour cet effet ils se servirent d'un Moine très-habile qui alloit & venoit tantôt chez l'un, & tantôt chez l'autre.

On y conclut une alliance entre l'Empereur, les Ducs de Savoye, de Baviere, & quelques autres Souverains suivant le projet qui avoit été arrêté à Ausbourg. Le Traité ayant été signé les Princes se separerent, après avoir bû à la santé de l'union & des engagements dans lesquels ils venoient d'entrer. Le Duc de Savoye reprit la route de ses Etats accompagné du Ministre de France qui ne l'avoit pas quitté d'un pas. Son

Altesse

Altesse avoit une joye secrete d'avoir si adroitement trompé la vigilance de l'Ambassadeur de France, parce que tout s'étoit passé fort secrettement; mais cette joye ne fut pas de longue durée: elle fut troublée par les reproches du Ministre de France, qui lui dit sans détour que son Altesse venoit de contracter une Alliance, avec les Ennemis du Roi son Maître. Le Duc fit à mauvais jeu bonne mine, comme on dit, & tint ferme sur la negative, jusqu'à ce que le Ministre de France ayant tiré de sa poche une Copie du Traite, il le presenta à son Altesse R. ce qui la surprit extremement.

Je ne doute point qu'on ne soit bien aise de sçavoir par quel artifice cet Ambassadeur pouvoit avoir recouvré une piece de cette importance. Ce fut par le moyen du Moine dont nous avons parlé. Car cet Ambassadeur ayant remarqué qu'il alloit & venoit souvent chez les Princes, le fit sonder, & lui ayant fait des offres très-confidables, il en fut quitte pour deux cens mille livres qu'il lui fit compter en livrant la Copie du Traité. Nous voyons par là que rien ne se passe de si secret que la France ne découvre; de sorte que cette demarche avoit fait concevoir au Roi T. C. des justes soupçons de la partialité du Duc & des liaisons qu'il a eu depuis avec l'Empereur.

Quoiqu'il en soit le Roi T. C. regardoit le Traité de Venise, à peu près comme celui d'Ausbourg, n'étant, disoit ce Monarque, qu'un projet en idée, & chimerique, peu capable de troubler ses desseins. Mais cela n'empêchoit pas

qu'il ne reservât à faire éclatter son ressentiment à la premiere occasion pour se vanger de cette perfidie. Mais on peut dire que comme la Ligue d'Ausbourg, fut le plan du Traité conclu à Venise, le Traité de Venise a été le plan de l'alliance que les Confederés ont depuis contractée avec le Duc de Savoye.

Pour revenir à mon sujet, le Roi T. C. mal satisfait de la conduite de son A. R. crut qu'il étoit tems de ne se laisser plus bercer par ses belles protestations, & sans différer plus long-tems, ordonna à Mr. de Catinat de passer les Monts avec un corps d'armée de 18. mille hommes. Ce General ayant pris les devants se rendit à Turin pour apprendre de bouche de son A. R. ce qu'on n'avoit encore appris que par les Ministres de ce Prince, qui étoit une declaration positive.

L'Aproche de Mr. de Catinat allarma tous les Princes Ultramontains, qui se remuerent pour tâcher d'éloigner la guerre qui s'alloit allumer dans le voisinage de leurs Etats, ou du moins de porter les affaires à une Neutralité, s'ils ne pouvoient moyenner un accommodement entre les deux Couronnes. Le grand Duc de Toscane fit paroître le plus d'empressement. Ce qui l'engageoit à faire toutes ces demarches, fut la maladie de Madame la Dauphine qui étoit mortelle. Ce Prince sçavoit qu'il ne pouvoit rendre de meilleur service au Roi T. C. que par la Negotiation d'une bonne Paix; & il se flattoit par là de l'engager à demander en mariage la Princesse de Toscane pour Mr. le Dauphin.

Le Duc de Fuenfalida Gouverneur du Milan-

nois

nois appréhendant que l'arrivée du Marechal de Catinat à Turin ne fit changer les dispositions de cette Cour, qui balançoit à se declarer en faveur de la Maison d'Autriche; crût que le plus sûr pour lui étoit de se mettre en état de se bien défendre, au cas que les affaires tournassent au desavantage du Milannois. Pour cet effet il distribua des Commissions pour augmenter ses Troupes; écrivit aux Vice-Rois de Naples, de Sicile, & de Sardaigne de faire de nouvelles levées: fit dresser des Magasins, & se tint sur ses gardes en attendant les actes d'hostilité de la part de la France.

Avant que de passer outre, nous rapporterons les intelligences que la Cour de France eut avec son Altesse R. pour chasser les Vaudois de leur Pays, qui a été un des principaux motifs qui ⁶ ^{ali} ^{s'attachir} pererent son Altesse à chercher les moyens de s'attachir du joug sous lequel le Roi T. C. la tenoit. En effet quand il plaisoit à ce Monarque de commander, il falloit necessairement que le Duc obeît, & il ne lui restoit guere plus de liberté que s'il eût été Vassal ou dependant de la France. Tout le monde sçait que les inclinations de son A. R. ne l'auroient jamais portée à bannir de ses Etats des sujets aussi fidelles que les Vaudois qui lui avoient donné dans plusieurs occasions, aussi bien qu'à ses Predecesseurs, des marques signalées de leur zele & de leur attachement. Mais le Roi T. C. qui avoit formé le plan d'éteindre la Religion Reformée, non seulement en France, mais encore dans tous les lieux qui étoient à sa bienfaisance, corrompit tel-
lement

lement les inclinations de ce Prince & des Ministres qui aprochent de sa Personne, qu'il aprit malgré lui à devenir persecuteur. D'abord que ce grand dessein fut arrêté à la Cour de Turin, on y vit regner le même esprit & la même politique qui avoient regné en France ; & son Altesse, quelque aversion naturelle qu'elle eût pour toutes ces cruautés, ne fut plus Maitresse de son Conseil, il fallut qu'elle cedât aux Ministres de France toute la liberté qu'un Souverain doit avoir d'examiner si une entreprise de cette importance est bien ou mal fondée.

Les Vaudois avoient jouï d'une entiere liberté pour l'exercice de leur Religion depuis la guerre contre les Genoïs, laquelle ne fut point troublée pendant le Regne de Charles Emanuel II. ni sous la Regence de Madame Royale jusqu'à l'année 1685. ce qui les flattoit de l'esperance d'en pouvoir encore jouir sous Victor Amedée I. I. aujourd'hui regnant, d'autant plus que ces Religioneux lui avoient rendu de grands services contre les Mondovites Rebelles, qu'il soumit par leur secours en l'année 1684. Ce Prince même leur fit écrire une lettre en des termes fort obligeans. Mais le Roi T. C. comme nous avons dit ayant resolu de les perdre fit jouër tant de ressorts à la Cour de Turin, qu'il en obtint ce qu'il souhaittoit, son Altesse R. n'osant lui rien refuser, de peur de se brouiller avec un Monarque qui avoit la force en main pour se faire obéir. La premiere demarche donc que firent les Ministres de France, fut d'obtenir que le Gouverneur des Vallées feroit publier une ordonnance,

ce, portant defence à tous Etrangers d'aller habiter dans les Vallées. Cet arrêt fut expédié sur la fin de l'année 1685. & fut pour ainsi dire l'avant coureur de toutes les cruautés que l'on exerça dans la suite contre ces malheureux ; à quoi l'on peut dire que son Altesse R. n'avoit point eu d'autre part, que celle d'une lache complaisance pour les ordres d'un Monarque qui ne consultoit que la passion & le desir de regner souverainement dans toutes les Cours de l'Europe.

Après la cassation de l'Edit de Nantes, le Conseil de France qui avoit juré avec la perte de ses sujets de la Religion celle des Vaudois, fit des instances plus pressantes à la Cour de Savoye, & porta enfin son Altesse R. à faire publier dans les Vallées un second Arrêt du 31. Janvier 1686. par lequel l'exercice de la Religion Reformée étoit défendu aux Vaudois sous peine de la vie, confiscation de leurs biens, leurs Temples condamnés à être demolis & leurs Ministres au bannissement, & que leurs Enfans seroient Baptisés & élevés dans la Religion Romaine à peine des Galeres contre les peres.

Les Vaudois presenterent quatre Requêtes au Duc de Savoye pour demander la Revocation de cet Edit, mais ils ne pûrent obtenir que quelque delai. Ils n'avoient pû penetrer les raisons qui pouvoient avoir porté son Altesse R. à les traiter avec tant d'inhumanité, parce qu'ils igno- roient que tout se fesoit à la Cour de Turin par le Ministre de la France ; car le Roi T. C. par des raisons de politique leur avoit toujours accordé la protection, s'étant déclaré le ga- rant

tant des Patentes de 1655. & 1664. qu'il avoit non seulement engagé le Duc de Savoye de donner en leur faveur; mais encore il faisoit marcher un Corps d'armée vers les Etats de Piemont, pour le faire mettre en execution.

L'éclat que firent toutes ces cruautés excitèrent les Cantons Suisses Protestans à faire une deputation vers son Altesse R. pour tacher de rompre les engagements dans lesquels ce Prince étoit entré avec le Roi T. C. à la ruine des Vaudois; & dans une Assemblée tenue à Bade en 1686. au mois de Fevrier la resolution en fut prise. Ces Deputés arriverent à Turin vers le commencement du Mois de Mars, & ayant eu Audience de son Altesse, ils firent voir que les Cantons Protestans étoient extrêmement touchés du cruel traitement que l'on faisoit aux Vaudois, tant par les liaisons d'amitié, & la conformité de Religion qu'il y avoit entr'eux & ce peuple, qu'à cause des Patentes de 1655. & 1664. qui étoient les fruits de leur médiation, & contre lesquelles on portoit atteinte au préjudice de la bonne foi.

Quelques raisons solides que ces Ambassadeurs apportassent pour detromper son Altesse, & la porter à la révocation de ce sanglant Arrêt, la Cour de Turin prevenüe par les artifices de la France, leur fit reponce en un mot, que le Duc de Savoye s'étoit lié les mains par les engagements dans lesquels il étoit entré avec le Roi T. C. ajoutant qu'il lui étoit impossible de rien faire à leur consideration, quoi que d'ailleurs son penchant naturel ne le portât à rien moins qu'à

de telles extrémités qui tendoient à la ruine de ses plus fidelles sujets ; mais que la France se servant de l'ascendant qu'elle avoit sur lui & sur son Conseil, il n'en étoit plus le Maître. Cette réponse peu favorable à leur Deputation obligea les Ambassadeurs des Cantons à présenter un Mémoire à Son Altesse Royale ; qui contenoit entre autres raisons , que ses Predecesseurs ayant engagé leur parole à plusieurs Souverains , & particulièrement aux Cantons Protestans leurs Maîtres, de ne rien faire qui fut capable de troubler le repos & la tranquillité des Vaudois , en vertu des Patentes qui leur avoient été accordées ; Elle ne pouvoit pas renoncer à des engagements si formels sans violer sa parole Royale ; parce que ces Patentes ne devoient pas être regardées comme des simples tolerances , mais plutôt comme des concessions perpetuelles , & des monumens irrevocables, sacrés & inviolables.

Les Ambassadeurs appuyerent toutes ces raisons de plusieurs autres qui concernoient l'intérêt & la politique du Duc de Savoye , & qui devoient être capables de le toucher si le Roi T. C. n'en avoit opposé d'autres qui tendoient à porter le feu, le sang, & le carnage dans les Etats de ce Prince. Les gens éclairés voyoient bien que le but de la France n'étoit que d'affoiblir le Duc par la ruine des Vaudois, qui étoient considérés comme son bras droit par leur valeur, & qui pouvoient avec leur petit nombre traverser ses desseins en s'oposant au passage de ses Troupes.

Plusieurs Princes Protestans écrivirent encore
Ayuntamiento de Madrid
 à Son

à Son Altesse Royale en faveur des Vaudois, mais toutes ces instances ne produisirent aucun effet. Le Roi T. C. étoit maître des inclinations de ce Prince, & malgré qu'il en eut il falloit qu'il cedât au torrent qui l'entrenoit, & qui le porta enfin sur le bord d'un precipice, qui ne lui presageoit pas moins que la perte entière de ses Etats. Les Ambassadeurs Suisses ayant enfin sollicité une réponse positive, le Duc de Savoye leur fit dire par le Marquis de St. Thomas un de ses Ministres d'Etat pour les affaires Etrangères, qu'il avoit un sensible déplaisir, de ne pouvoir rien faire en leur faveur parce qu'il n'en étoit pas le Maître, & le Conseil de France lui suggéra d'ajouter à cette réponse, que pourvu que le dernier Arrêt fut executé, son Altesse s'emploieroit à chercher quelque expedient pour procurer aux Vaudois la permission de sortir de ses Etats, après qu'ils auroient disposé de leurs biens.

Nous passerons sous silence plusieurs circonstances qui accompagnerent cette Negociation, parce que mon dessein n'est pas d'entrer dans le detail des cruautés que l'on exerça contre les Vaudois; il faudroit pour cela un gros volume. Je ne me suis engagé de rapporter ici que les principaux evenemens qui ont été les sources des demelés que le Duc de Savoye a eu avec la France au commencement de cette guerre. Nous passerons à l'examen de la conduite que son Altesse a tenue depuis sa rupture, tant à l'égard des Serenissimes Alliez que de la France, jusqu'à la conclusion du Traité particulier qu'elle vient de signer,

gher, par le moyen duquel, elle s'est reconciliée avec une Couronne qui lui a promis beaucoup, & qui lui tiendra peu.

On peut dire librement que ce Prince après avoir été l'esclave du Roi T. C. pendant tant d'années qu'il a soupiré sous un joug dont il a ressenti tout le poids, plus qu'aucun des autres Souverains qui combattent aujourd'hui pour leur commune seureté, n'a jamais eu de plus belle occasion pour s'en afranchir que celle d'apresent; & dont il auroit profité s'il connoissoit ses véritables interêts. Quand on fait des fautes de cette importance, on n'en revient gueres; & il se passera peut-être plus d'un siecle, avant qu'il se forme une Ligue aussi puissante que celle d'aujourd'hui. Il ne falloit pas moins pour abaisser la France que l'union de tant de Princes. Les forces de cette Couronne sont trop formidables pour croire qu'un seul en viendra jamais à bout. Selon le monde il n'y a que Dieu seul qui se soit réservé ce grand événement, parce qu'il tient la puissance des Rois en sa main, & qu'il peut dans un instant les abattre du Throne & les depouiller de l'autorité & de la force dont ils sont revêtus. Plusieurs Revolutions arrivées dans les Monarchies dont les histoires sont pleines en font foi. Suivant ce principe, il n'y a pas de doute que la Ligue des Princes Serenissimes qui sont aujourd'hui en guerre contre la France ne doive être considérée comme une des merveilles de ce siecle, & que Dieu ne l'ait fait naître, protégée & soutenue pour humilier la fierté de cette Couronne, si nous considerons les motifs qui l'ont formée,

formée, sa durée pendant neuf ans consecutifs de guerre ouverte, demeurant toujours ferme & inébranlable contre toutes les atteintes & les artifices dont le Roi T. C. s'est servi pour l'affoiblir, la rompre, ou diviser les Princes qui la composent.

Cependant les grands efforts & les brigues continuelles qu'a fait le Roi T. C. dans presque toutes les Cours de l'Europe, bien loin de l'affoiblir, ont plutôt contribué à son affermissement, à quoi on peut dire que tous les Confédérés ont concouru unanimement, à la réserve du Duc de Savoye, à qui seul on est en droit de faire ce reproche, que d'avoir eu assez de foiblesse pour prêter l'oreille aux flateuses promesses de la France, demarche qui ne servira qu'à former de nouvelles chênes, qui le rendront éternellement son esclave, lui attireront le mepris des autres Souverains dont il abandonne le Parti, & le feront considérer désormais comme un Prince qui relève les esperances d'un ennemi à demi vaincu.

Mais avant que de passer outre, voyons ce que ce Prince promet aux Serenissimes Alliez de gayeté de cœur, les engagements particuliers dans lesquels il entre avec l'Empereur, le Roi d'Angleterre & les Etats des Provinces Unies qui tiennent le premier rang dans la Ligue, & qui en sont considérés comme les principaux Acteurs. Pour satisfaire le lecteur dans un point aussi important nous commencerons par rapporter une Copie du Traité que son Altesse Royale fit avec l'Empereur, & qui lui fut présenté par l'Abbe Grimani, pour être signé.

Sa Majesté Imperiale sensiblement touchée des menaces reiterées que le Roi de France a faites depuis quelque tems au Duc de Savoye , qui tendent visiblement à l'opprimer ; à cause de l'attachement inviolable que son Altesse Royale témoigne avoir pour sadite Majesté Imperiale ; ayant appris d'ailleurs que sa Majesté Très-Chrétienne avoit fait entrer une Armée dans les Etats dudit Duc , pour l'obliger à lui confier ses deux principales Fortereſſes , & à lui fournir deux mille hommes d'Infanterie & deux Regimens de Dragons , pour lui aider à faire une invasion dans l'Etat de Milan ; Sa Majesté Imperiale a crû qu'elle étoit obligée de secourir un Prince qui a toujours témoigné d'être très affectonné à l'Empire. C'est pourquoi elle a envoyé le Sieur Abbé Vincent Grimani , chargé d'ordres & de pleins-pouvoirs nécessaires , pour negocier , traiter , & accorder avec Son Altesse Royale une Alliance qui puisse servir à l'affermissement des choses qui concernent Sa Majesté Imperiale , & procurer la ſeu reté de Son Altesse Royale. Pour cette fin Son Altesse Serenissime Victor Amedée II. Duc de Savoye , & le susdit Abbé Grimani ſont convenus des Articles ſuivants.

I. Son Altesse Royale s'engage de n'entrer dans aucun Traité d'alliance avec le Roi Très-Chrétien, que du consentement de l'Empereur; mais de se tenir attachée à Sa Majesté Imperiale, comme un fidele Prince de l'Empire.

II. Qu'il agira de concert avec Sa Majesté Imperiale & les autres Princes ses Alliez.

III. Qu'il employera ses forces conjointement avec celles de l'Empire & de ses Alliez contre la France & ses Adherants.

D'autre part l'Abbé Grimani, au nom de Sa Majesté Imperiale & de l'Empire, promêt.

I. De n'entrer dans aucun Traité de Paix ou de Trêve avec la France, sans que Son Altesse Royale y soit comprise.

II. Que l'Empereur fera en sorte que le Gouverneur de Milan employe toutes les forces de l'Etat à la conservation des Terres de Son Altesse Royale, & que la Flotte d'Espagne veille à la seureté de la Ville & du Comté de Nice.

III. Que sa Majesté Imperiale envoira incessamment six mille hommes de ses meilleures Troupes, pour se joindre a celles de Son Altesse Royale, lesquelles sadite Majesté Imperiale s'engage d'entretenir, sans qu'elles puis-

sont pretendre aucun quartier d'hiver en Piémont.

IV. Que Sa Majesté Imperiale contribuera tout ce qu'elle pourra pour faire que les Vaudois, les François Refugiez, & huit mille hommes que le Marquis de Borgomainero Ambassadeur d'Espagne, a promis de faire passer en Piémont, se joignent aux Troupes de Son Altesse Royale, l'Empereur lui laissant le soin, conjointement avec le Gouverneur de Milan d'employer toutes ces Troupes de la maniere qu'on le jugera le plus à propos.

V. Que l'Empereur & ses Alliez travailleront à remettre Pignerol entre les mains de Son Altesse Royale, ou par la force des Armes, ou par un Traité, sans pretendre pour cela aucune chose sur le Monferrat, Sa Majesté Imperiale y renonçant nonobstant les Anciens Traitez.

VI. Enfin Sa Majesté Imperiale ne pretend rien non plus à tout ce qui pourra être conquis sur la France de ce côté-là par les Armes; mais elle laisse la liberté à Son Altesse Royale & au Gouverneur de Milan, de s'en accommoder ensemble.

Ce Traité fut signé le quatrième de Juin 1690. & l'Abbé Grimaldi promit d'en avoir la ratification dans un mois.

Nous

Noas voyons que par le premier Article Son Altesse promet & s'engage par serment solennel, de n'entrer dans aucun Traité particulier d'Alliance, de Trêve ou de Paix avec le Roi T. C. sans le consentement de l'Empereur, mais de se tenir inviolablement attachée aux intérêts de Sa Majesté Imperiale comme un fidele Prince de l'Empire. Où est aujourd'hui cette parole ? où sont ces engagements solennels, qui devoient être sacrés & inviolables de la part de Son Altesse Royale ? Ne vient-elle pas par une lacheté inouïe de les violer ? Il faut avouer que par cette conduite Son Altesse fait un sanglant outrage à l'Empereur, qu'elle se moque hautement des Serenissimes Alliez, & qu'elle porte en même tems un coup fatal à sa gloire, par le sacrifice qu'il fait de ses Etats & de sa Liberté aux promesses illusoires de la France ; conduite qui ne scauroit manquer de lui attirer en même tems l'indignation des Puissances qu'il vient de trahir au mépris de tant de bienfaits qu'il en a reçus, & qui leur donne lieu d'en conserver un éternel ressentiment.

Par le second Article Son Altesse Royale promet d'agir de concert avec l'Empereur & les autres Princes ses Alliez. Nous pouvons assurer ici comme un fait d'original, averé & soutenu par des preuves incontestables, ainsi que nous le ferons voir dans la suite de cet ouvrage ; que Son Altesse a eu des intelligences secrètes avec la France pendant tout le tems que la Guerre a duré en Italie, & que bien loin d'agir de concert avec les Serenissimes Princes Alliez comme elle l'avoit promis,

promis, elle a favorisé sous main toutes les entreprises du Roi T. C. & sa conduite a été d'autant plus criminelle, qu'elle affectoit de faire proner sa sincérité & sa bonne foi auprès des Alliez par ses Ministres & ses Envoyés; leurre dont elle s'est servi, pour tirer le secret de tous leurs desseins dont elle fesoit part sous main à la France; ce qui a été en partie la cause du peu de progrès que les armes des Serenissimes Alliez ont fait en Flandre, Allemagne & ailleurs, parce que le Roi T. C. étant informé de tout, prenoit des mesures d'autant plus justes, qu'il étoit supérieur presque par tout en forces, ce qui fesoit échouer le dessein qu'on avoit de donner combat ou d'assiéger quelque Place, & l'on peut dire que si la glorieuse entreprise du siège de Namur a réussi, c'est que ç'a été la seule que le Duc de Savoye ait ignoré, parce qu'elle n'étoit sçûe que du Roi d'Angleterre, qui l'a menagée avec tant de circonspection & de prudence, que cela seul a trompé la vigilance du Roi T. C.

La manœuvre qu'a fait Son Altesse dans les dernières années de la Guerre étoit si peu conforme à celle d'un Prince bien-intentionné, qu'en plein Congrès plusieurs Ministres des Alliez ont été contraints de reprocher en face à Mr. de la Tour, que le Duc son Maître n'alloit pas de droit pied. Mais cet Envoyé qui est un homme d'esprit & très-habile à soutenir les intérêts de son Maître, avoit toujours la répartie prête, & tandis que celui-ci repaissoit la Cour d'Angleterre & les autres Alliez des grands projets de son Maître, Son Altesse Royale d'intelligence avec la Cour

de France fêsoit son coup, & tiroit de gros subsides de l'un & l'autre parti. Les gens éclairés ne remarquoient que trop que cette grande crédulité nuirait à la Paix générale, à laquelle on prétend de forcer la France, comme le fruit des veilles & des travaux de tant d'Augustes Princes, qui combattent pour leur commune sécurité & le repos de l'Europe. Mais la fin a fait voir que les Italiens en sçavent plus que les autres dans l'art de tromper, & que tôt ou tard on se repent d'avoir eu trop de confiance en eux.

Le troisième Article porte que Son Altesse Royale employera ses forces conjointement avec celles de l'Empire & de ses Alliez contre la France & ses adherans. Cet Article n'a pas été moins violé de la part de son Altesse que les précédens. Des gens d'esprit & d'un mérite distingué qui ont commandé les troupes Auxiliaires en Italie, & qui ont pris soin d'étudier la conduite & les démarches de ce Prince, ont été les témoins oculaires de toutes les Intelligences qu'il a eues avec Mr. de Catinat. Ils nous ont fait voir que bien loin que son Altesse employât ses propres Troupes pour agir de concert avec celles des Serenissimes Alliez, au contraire elle n'avoit pour but que de les épargner, tandis qu'elle exposoit celles des Confédérés aux plus grands perils. De sorte que dans un Combat les Generaux de son Altesse étant d'intelligence avec les François; ceux-ci venoient fondre sur les Imperiaux ou sur les Religioneux pour les accabler par le grand nombre, tandis que les Savoyards jugeoient des coups & restoient dans leur poste simples spectateurs,

Etateurs, ou prenant la fuite abandonnoient à la merci des ennemis les Troupes du Roi d'Angleterre pour les faire perir. Cette conduite a été généralement remarquée dans toutes les rencontres ou combats qui se sont donnés en Italie; & par toutes ses fatales perfidies on y a vû sacrifier inhumainement les plus braves Generaux & les meilleures Troupes des Alliez; sans qu'on ait jamais pris soin de remédier à des abus qui ont été la ruine du parti qui étoit seul capable de faire tête aux François & tirer des avantages de la guerre d'Italie, qui auroient pû incommoder extrêmement la France, & prévenir la malversation du Duc & de ses Generaux pensionnaires de cette Couronne.

Après avoir parlé des engagements que le Duc de Savoye avoit avec l'Empereur, & qui le devoient unir pour toujours à la Maison d'Autriche, venons aux étroites liaisons que ce Prince avoit contractées avec le Roi d'Angleterre. Nous ne sçaurions vous en donner de preuve plus signalée & plus éclatante que la Harangue que fit à sa Majesté Britannique son fourbe d'Envoyé, le President de la Tour.

Sire, Son Altesse Royale felicite votre sacrée Majesté, de son glorieux avenement à la Couronne, deüie à sa Naissance, meritée par sa vertu, & soutenüe par sa valeur. La providence l'avoit destinée à votre tête sacrée, pour l'accomplissement de ses desseins éternels, qui après une longue patience, tendent tou-

jours à susciter des ames choisies, pour repri-
mer la violence, & proteger la justice. Les
merveilleux commencemens de vôtre Ragne sont
des presages assurés des benedictions que le Ciel
prepare à la droiture de vos intentions, qui
n'ont point d'autre but que de rendre la pre-
miere grandeur à ce florissant Royaume, &
de rompre les chênes dont l'Europe est presque
accablée. Ce magnanime dessein digne du He-
ros de nôtre siecle, remplit d'abord S. A. R.
d'une joye indicible; mais il fut contraint de
la tenir resserée dans le secret de son Cœur, &
s'il a pû la faire éclatter dans la suite, il en
a l'obligation au nom même de vôtre Majesté
qui a fait concevoir des esperances de liberté
après tant d'années de servitude.

Mes paroles & le Traité que j'ai signé à la
Haye avec le Ministre de vôtre Majesté n'expri-
ment que foiblement la passion qu'a mon Maî-
tre de s'unir à V. M. par un attachement in-
violable à son service. L'honneur, Sire, qu'il
a de vous appartenir a formé les premiers nœuds
de cette union; le respect infini qu'il a pour
vôtre personne sacrée, les a serrez plus étroi-
tement, & la protection que vous lui accor-
dez avec tant de generosité achevera de les
rendre

rendre indissolubles. Ce sont les sentimens sinceres de S. A. R. auxquels je n'oserois rien mêler du mien ; car quelque ardent que soit le zele , & quelque profonde que soit la veneration que j'ai pour la gloire de V. M. je ne saurois mieux m'en expliquer que par un silence de respect & d'admiration.

Peut-on voir rien de plus fort, de plus étudié & de plus éloquent que ce discours. Son Altesse Royale ne veut plus agir que par les-ordres de sa Majesté Britannique. Elle jure solennellement une amitié inviolable pour sa personne sacrée; fait l'éloge de ce grand Prince que Dieu avoit réservé à la Couronne d'Angleterre, pour rompre les fers de l'Europe esclave, & en particulier, elle donne l'idée de la servitude sous laquelle, elle-même a vécu tant d'années, en attendant cette heureuse Revolution qui l'en a enfin delivrée. Ce Prince dis-je se vouë entièrement au service du Roi d'Angleterre, & proteste devant Dieu & les hommes de ne respirer que vengeance contre la France son ennemie irréconciliable qui l'avoit si mal traité ; & il pousse si loin ces sentimens qu'à l'entendre parler, on diroit qu'il est de tous les Alliez le plus intéressé dans la guerre presente; le plus zélé pour les intérêts de la Ligue, & enfin le premier à prendre les armes pour travailler de concert avec les autres Princes au repos de la Chrétienté.

Avoüons que son Altesse Royale fait ici un portrait bien dissimulé de ses inclinations, & de

ce qu'elle avoit veritablement dans le Cœur ; quand elle a dicté cette harangue à son Ministre. Pour moi je dis , qu'il faut avoir bien de la lâcheté , pour pousser la dissimulation & la perfidie aussi loin. La gloire & l'honneur dont tous les hommes doivent être jaloux , mais principalement les Princes Souverains , ne lui ont point suggeré tous ces beaux sentimens. Cette conduite approche plus d'une ame rampante que d'un Prince Noble & magnanime , dont la parole & les sermens réiterez doivent être pour lui des Arrêts irrevocables. Car quel fonds peut-on faire sur les paroles flatteuses d'un Souverain qui promet tout & ne tient rien.

Quoiqu'il en soit ce Prince que toute l'Europe regardoit avec admiration , ayant levé le masque d'hipocrisie qui le couvroit , nous fait voir un portrait bien different de celui que ces Ministres , plus Jesuites qu'Ambassadeurs , nous ont fait de ses veritables inclinations.

Quand on fait reflexion sur tout ce qui s'est passé de la part de Son Altesse , de quelles ruses & de quels artifices ne s'est-elle point servie pour tromper les Princes Confederés , découvrir le secret de toutes leurs entreprises pour en informer secretement la France , & tirer sous main de celle-ci , & ouvertement des Alliez , des sommes très-considerables dont elle a rempli ses Coffres. Cette avidité & la passion dominante que l'on remarque en Son Altesse pour faire argent de tout , nous fait regarder aujourd'hui son manque de foi , comme les fruits d'une honteuse avarice & d'une lâche politique , dont elle ne

s'est que trop souillée pour complaire au Roi T. C. & sacrifier par là l'interêt des Serenissimes Alliez & le repos de toute l'Europe. Sans faire tort à ce Prince, je crois que c'est là le portrait au naturel & le plus fidelle qu'on puisse faire de ses inclinations, & qui est bien différent de celui que le Président de la Tour & ses autres Ministres ont prétendu nous donner, ce qui n'a pas peu contribué à endormir les Alliez qui n'ont que trop prêté l'oreille à ces Flatteurs, qui leur ont représenté leur Maître comme un César & un Alexandre, plein de zele, de constance & de bravoure pour leur parti, & qui auroit mieux aimé mourir mille fois que de faire une démarche qui fut contraire aux interêts de l'auguste alliance dans laquelle il venoit d'entrer.

De quelque côté qu'on tourne les affaires, tous ces Ministres flatteurs ne disculperont jamais leur Maître. On est trop bien informé des principes qui l'ont fait agir dans une occasion, où il falloit que l'interêt cedât à la gloire & à l'obligation de ne rien faire qui fut préjudiciable aux Princes, qui l'ont bien voulu recevoir sous leur protection; qui l'ont secouru de toutes leurs forces, de Troupes & d'argent, dans un tems où il alloit devenir la proie inévitable de la France.

Nous avons vû la Harangue que fit le Président de la Tour au Roi d'Angleterre, par laquelle Son Altesse Royale promêt solennellement d'entrer dans des étroites liaisons d'union & d'interêts avec Sa Majesté Britannique & les autres Alliez. Voyons à présent le discours que
fit

fit le Marquis de Govon son Envoyé extraordinaire à la Cour de St. Germain au Roi Jaques le 6. Septemb. dernier.

Sire, Son Altesse Royale vient de se reconcilier avec le Roi T. C. Quand elle a pris les armes contre un Monarque qui lui avoit toujours donné des marques réelles de sa protection, elle n'y a point été portée par ses inclinations. Les liaisons d'amitié qu'ont eu de tout tems ses illustres Ayeuls avec la France ; & l'alliance plus étroite que Son Altesse venoit de contracter par son mariage, la rendoient encore plus inseparable des intérêts de cette Couronne. Cette union qui devoit être inviolable s'est veüe troublée par les artificieuses instances des Ennemis du Roi T. C. & de vôtre Majesté en même tems ; & son Altesse trop credule a eu la foiblesse & le malheur de les écouter, & d'entrer par là dans des engagements qui l'ont mise au nombre des Ennemis de Vôtre Majesté. Son Altesse Royale prie Vôtre Majesté de lui vouloir pardonner une conduite si contraire au desir sincere & à la passion ardente qu'elle a toujours eu de la voir retablie sur ses Thrônes. C'est l'injustice & l'oppression de vos Ennemis, Sire, qui ont fait prendre les armes à Sa Majesté T. C. Dieu a favorisé

ses desseins parce qu'ils sont justes; & il faut espérer que les prières de V^{otre} Majesté seront aussi exaucées. Son Altesse Royale y contribuera de sa part tout ce qui dépend d'elle. Elle se flatte même que le Traité particulier qu'elle vient de signer avec le Roi T. C. sera un sujet de division pour les Princes, dont l'union ne pouvoit être que fatale au retour de V^{otre} Majesté dans ses Royaumes; ce qui facilitera une Paix generale, & les premiers fruits de cette Paix seront son retablissement sur le Throne. Ce sont là, Sire, les motifs qui ont porté son Altesse R. à se détacher des Alliez, & qui ont toujours été conformes aux Confidences qu'elle a fait de bouche aux Ministres que V^{otre} Majesté lui a envoyés pour l'en solliciter. Elle l'auroit fait plutôt, mais Sa Majesté aura pû apprendre du Roi T. C. les raisons qui l'ont engagée à user de menagement envers les Alliez. Ce sont là, Sire, les protestations sinceres de son Altesse Royale, & les vœux ardens qu'elle fait pour la prospérité de V^{otre} Sa-
crée Majesté.

Nous voyons par ce discours que Son Altesse ne dissimule plus, Elle a fait son coup. Elle parle par la bouche du Marquis de Govon son Ministre suivant ses veritables inclinations. Elle avoit les

mêmes sentimens, lorsque Mr. de la Tour pronça sa harangue étudiée, mais elle n'avoit pas encore ce qu'elle esperoit des Serenissimes Alliez. Advoüons donc que c'est quelque chose de fort singulier que de voir les diferens personnages que jouënt ces deux Ministres auprès de deux Princes dont les intérêts sont si opposez. L'un felicite le Roi Guillaume de son heureux avenement à la Couronne, & l'autre flatte le Roi Jaques de son rerablissement sur le Thrône, comme les premiers fruits que produira la paix. Mais pour faire voir jusques où va le mépris & l'abus en même tems, que le Duc de Savoye a fait de l'alliance de tant de Serenissimes Princes, & de tous les secours qu'on lui a envoyé; nous examinerons ici la conduite qu'il a tenüe pendant la guerre d'Italie. Le détail que nous en ferons sera d'autant plus fidelle, que nous avons de fort bonnes preuves de tout ce qui s'est passé; & je me persuade que ceux qui ont quelque connoissance de la Cour de Turin, donneront leur approbation à tout ce que j'avancerai. Ce n'est point la haine, ni la partialité qui me font entreprendre de detromper le Public, & de lui faire voir clair dans une affaire que Mr. le President de la Tour Ministre de son A. R. a pris tant de soin de cacher à la Cour d'Angleterre & à Mrs les Etats Generaux pendant le tems de sa residence à la Haye.

Je sçai qu'il a affecté de publier auprès des Serenissimes Alliez, que les advis qu'on donnoit de la malversation du Duc son Maitre ne partoient que de l'animosité de quelques Jacobites, dont le but étoit de rendre la conduite de son A. R. suspecte, & porter par là un coup funeste à tou-

te la Ligue par sa desunion si on les écouïtoit. Il a toujours fait passer ces gens éclairés qui n'avançoient rien que de formel , pour des Emissaires de la Cour de France ; & sous ce masque fardé , il a joué son rôle , repû les Alliez de belles esperances , & obtenu enfin tout ce qu'il en attendoit ; tandis que le Duc son Maître a porté les affaires au point où nous les voyons aujourd'hui , qui est la conclusion d'un Traité particulier avec le Roi T. C. On ne peut rien imaginer de plus fourbe , que toute cette conduite. Venons au détail.

Il faut sçavoit en premier lieu que dans tous les Conseils de guerre , qui se sont tenus à la Cour de Turin , depuis la premiere Campagne jusqu'à present , le Duc de Savoye & ses Ministres , n'y admettoient que ceux des Alliez qui leur plaisoient , & avoient soin surtout d'en exclurre les plus affectionnés au parti , comme les Chefs des Religionnaires , & autres Officiers clair-voyants , qui auroient pû traverser leurs desseins , & découvrir leur perfidie. Delà est venu que toutes les resolutions prises dans ces Conseils de guerre ont toujours été favorables aux entreprises des Ennemis. Il faut ajouter à cette remarque , l'antipathie qu'il y avoit entre les Generaux de son Altesse R. & ceux des Alliez ; témoin les avanies perpetuelles & les sanglants outrages que les Marquis de Bagnasque & de Perella faisoient en toute occasion aux Officiers des Alliez qui s'étoient le mieux acquités de leurs emplois , à cause de la part que ceux-ci prenoient à l'interêt de leurs Maî-

tres ; & à la gloire du Roi d'Angleterre qui leur avoit fait l'honneur de leur confier la conduite de ses Troupes.

En second lieu la lenteur avec laquelle tout se faisoit à la Cour de Turin , les Generaux Italiens affectant de n'entrer en Campagne que le plus tard qu'ils pouvoient , & cela pour donner le tems au Maréchal de Catinat , d'assembler son armée , & de recevoir les renforts de Troupes qui lui venoient de divers endroits du Royaume. Delà vient que ce General étoit toujours le premier en action , & qu'il occupoit les postes les plus avantageux ; ainsi il étoit toujours supérieur aux Alliez , & avoit un champ libre pour executer ses entreprises. On ne faisoit mine de s'y opposer , que lorsqu'il avoit fait son coup & pris tous ses avantages. Je passe sous silence les allées & venues de plusieurs inconnus , qui partoient de l'armée ennemie à la sourdine , pour s'aller aboucher avec les Generaux de son Altesse , afin que rien ne se fit entr'eux que de concert.

En troisieme lieu , les soins que prenoit la Cour de Turin d'établir des Magazins & des Bureaux , où on permettoit aux François de venir acheter publiquement , toute sorte de grains , comme du bled , des avoines , & autres provisions pour la subsistance de leur armée , dans un tems auquel la France étoit à la veille d'une famine qui se faisoit sentir presque dans toutes ses Provinces , & que l'on devoit considerer , comme un fleau terrible , dont Dieu se vouloit servir pour affliger cette fiere Puissance.

La disette auroit dis-je forcé les François de repasser les Monts , si son Altesse Royale & son Conseil n'y avoient pourvû par les grands amas qu'ils firent de toutes sortes de denrées, qui étoient apportées du Milannois & de divers endroits d'Italie , dont on dressoit des Magazins pour l'armée ennemie. Tout cela se passoit à la veüe de tous les Alliez, & quand on en a porté des plaintes , le Conseil de Turin étoit muët , & ne repondoit que par enigmes à la mode Italienne. Cependant Son Altesse Royale recevoit à bon compte l'argent des François, dont elle remplissoit ses coffres; & Mr. de Catinat qui connoissoit très bien le genie de cette Cour , n'en étoit point chiche.

La gloire de la France & la conservation d'une armée qui se voyoit à la veille de périr sans ce prompt secours , ne permettoient pas de rien épargner. Je n'avance rien qui ne soit de notoriété publique; & j'en appelle à temoins les Generaux des Serenissimes Alliez, qui ont commandé en Italie, ayant été spectateurs de tout ce beau manège, lesquels m'en feront garands.

Passons aux autres faits qui ne sont pas moins importans, que ceux que nous venons de rapporter. En cinquième lieu, la permission que donnoit Son Altesse Royale à des gens deguisez en paisans, envoyés incognito par Mr. de Catinat, pour suborner, & enrôler les Soldats des Regimens de Religioneux, tels que sont ceux de Miremont & de Montauban; & après les avoir engagés, de les mener dans l'armée Ennemie, pour y être employez au service de la

France, & ruiner par la desertion les meilleures & les plus fidelles Troupes de Sa Majesté Britannique. Tout cela dans la veüe de favoriser les desseins du Roi T. C. qui après s'être défait par cet artifice de gens qui étoient ses ennemis irreconciliables, il n'avoit plus rien à craindre du côté d'Italie, les Troupes de Son Altesse étant d'intelligence avec lui. Ce fait est d'autant plus certain & averé, que plusieurs de ces Traîtres travestis ayant été surpris par les Officiers de ces Regimens, qui perdoient dans un matin jusqu'à vint-cinq Soldats, les firent arrêter, en porterent leurs plaintes à Son Altesse; & les ayant remis au Conseil de guerre pour être chatiés suivant l'enormité de leur crime; bien loin qu'on en fit une punition exemplaire, on aprenoit au contraire qu'on les avoit fait évader. Pour satisfaire la curiosité du Lecteur nous rapporterons ici comment cela se faisoit.

Monfr. de Catinat envoyoit un Piémontois deguisé en Payfan tous les jours de marché dans le lieu où les Religionnaires étoient en quartier d'hyver. Ce Traître debauchoit les Soldats à force d'argent, & les fesoit conduire pendant la nuit par un guide à Pignerol. Desorte qu'à tous les jours de marché il desertoit 25. à 30. Soldats. Cette affaire étant rapportée aux Officiers de ces Regimens, par quelques Soldats deserteurs, qui avoient été surpris; les Officiers résolurent de faire semblant de s'enroller eux-mêmes, pour découvrir le mystère & celui qui les enrolloit. Pour cet effet ils prirent les habits de leurs Soldats, & par le moyen de quelques

uns de ceux qui avoient déjà pris parti , ils furent conduits chez le Paisan , qui leur donna d'abord de l'argent , leur dit les noms des Regimens & des Capitaines qui les attendoient à Pignerol. Le jour du depart étant venu , le Paisan voulut partir avec eux , & comme ils étoient au nombre de 30. tant Officiers que Soldats qui s'étoient donné le mot ; ils se saisirent du Traître , & le remirent entre les mains du Gouverneur qui leur promit d'en faire bonne justice. Quelque tems après six Officiers des mêmes Regimens s'allèrent poster pendant la nuit dans un lieu par où passaient les Deserteurs, dans la pensée de decouvrir ceux qui étoient envoyés pour debaucher leurs Soldats, qui ne marchaient que durant la nuit. Pour cet effet ils monterent sur des arbres pour n'être point apperçus. Il vint un Payfan de la ville lequel fut arrêté, & comme on le fouilloit , on trouva sur lui une lettre du Gouverneur, entre les mains de qui étoit le premier Traître. Cette Lettre étoit une réponse que le Gouverneur fesoit au Duc de Savoye, par laquelle il lui marquoit qu'il auroit soin , suivant les ordres de Son Atesse, de faire en sorte que le Payfan prisonnier s'échappât, sans qu'on lui fit aucun mal. Le Payfan interrogé qui lui avoit remis cette lettre, il répondit que c'étoit le Gouverneur lui-même, ce qui leur decouvrit les intelligences qu'avoit la Cour de Turin avec les Ennemis , pour faire perir , & ruiner les Regimens de Religionnaires. On conserve encore l'Original de cette lettre qui est entre les mains de Mylord Galloway, pour

servir de monument à la perfidie de tous les
Generaux & Officiers de Son Altesse Royale.

Son Altesse Royale voyoit tout cela de ses
propres yeux ; rien ne se passoit qu'elle ne sçût ;
cependant tout étoit enseveli dans un profond
silence ; & il ne restoit aux pauvres Officiers
de ces Regimens , que le cruel déplaisir de se
voir ruiner par la desertion. Nous ajouterons à
cette remarque les soins que Son Altesse a pris ,
pour se defaire entièrement de ces Regimens ,
jusqu'à les vendre de sa propre autorité aux
Venitiens , pour aller servir en Morée ; & si
les Officiers ne s'y fussent opposez , par l'incli-
nation & l'attachement inviolable qu'ils ont
toujours eu pour le service de Sa Majesté Bri-
tannique qui leur fesoit l'honneur de les emplo-
yer , & à qui seul il appartenoit d'en dispo-
ser , ils auroient été forcés d'obeir aux ordres de
Son Altesse. Tout ceci s'est passé à la veüe de
toute l'Europe , & après cela les Ministres flat-
teurs de Son Altesse Royale publieront impu-
nément dans les Cours des Princes Ligués la
sincerité des intentions de leur Maître ? Passons
aux autres perfidies.

En sixième lieu , la conduite de Son Altesse
Royale à l'égard de plusieurs François , qui sor-
toient de France au sujet de la Religion , & qui
étant obligés de passer par l'armée de Son Altesse ,
ce Prince malgré la part qu'il devoit prendre à
leur faire donner un libre passage dans ses Etats ,
au contraire les fesoit arrêter , & ordonnoit qu'ils
fussent menés pieds & mains liez à Mr. de
Catinat , sous pretexte qu'ils avoient deserté de
son

son armée ; quoi qu'on fit voir à Son Altesse par des Lettres écrites de France , qu'ils n'avoient jamais été dans aucun service , étant les Enfans de plusieurs riches Marchands , qui les envoyoit hors du Royaume. Je ne crois pas qu'il se soit encore imaginé une pareille cruauté , elle fait voir le peu de cas que Son Altesse fesoit de l'amitié du Roi d'Angleterre qui s'étoit déclaré leur Protecteur , & en même tems avec combien d'empressement elle cherchoit les occasions de plaire à la France. Ce fait est si incontestable , que j'en ai été le témoin oculaire , de même que tous les Officiers des Troupes Auxiliaires qui l'ont vû de leurs propres yeux avec le dernier déplaisir.

En septième lieu la Cour de Turin ne fesoit point scrupule de recevoir à tous les mois de l'année les modes de France , & de très-riches presens qui étoient apportés à Son Altesse Royale & à Madame la Duchesse son Epouse de la part du Roi T. C. & de Monsieur. De sorte que c'étoit un concours perpetuel de Couriers qui venoient de France à Turin , ou qui alloient de Turin en France ; ce qui marquoit les liaisons étroites que S. A. R. a toujours conservé avec cette Couronne , malgré toute sa dissimulation & le beau semblant qu'elle fesoit aux Alliez.

En huitième lieu la conduite que tint son Altesse , dans son entrée en Dauphiné , en faisant assiéger des Places , comme Guillestre & Amburn , avant que de s'être renduë Maitresse de Briançon , où les François avoient leurs princ-

paux Magazins, & autres postes qui devoient favoriser son retour, & couper en même tems le passage & la retraite à Mr. de Catinat. Tout cela prouve visiblement, que son Altesse s'entendoit avec les François, & qu'ils jouoient de concert un jeu, que tous les Officiers de l'armée qui avoient quelque experience dans le service découvroient sans peine. Le defunt Mr. de Schomberg d'heureuse memoire en étoit au desespoir. Il voyoit de ses propres yeux toutes ces demarches, mais il n'étoit pas le maître pour y remedier. Le Conseil Italien gouvernoit tout; & pourvû que S. Atesse remplît le Monde du bruit de ses conquêtes imaginaires, & d'une irruption en France dont le but étoit de repaitre seulement les Alliez de belles esperances, elle étoit contente; tandis que d'autre part elle recevoit à toute main, & l'argent du Roi T. C. & celui des Serenissimes Confederés.

En neuvième lieu; c'est que dans l'irruption en Dauphiné, au lieu que S. A. devoit donner ordre que rien ne manquât à Mr. le Comte de Schomberg, qui commandoit un Corps separé, lequel s'augmentoît de jour en jour par le grand nombre des Religionnaires, qui le venoient joindre de toutes les Provinces de France, il le laissoit manquer de vivres & de toutes les munitions necessaires, de peur que ce Corps ne devint plus puissant que celui que son Altesse commandoit, & qu'enfin ces Religionnaires ne se rendissent Maitres de tout le Dauphiné, & ne portassent l'effroi & la terreur jusq'au milieu de la France; ce qui auroit outrepassé les bornes

que son Altesse s'étoit elle même prescrites, par les intelligences qu'elle avoit avec le Roi T. C. qui étoient de n'aller que jusques à Gap; parce qu'elle n'étoit entrée dans le Dauphiné que pour éblouir les Alliez par une entreprise aussi éclatante, afin de tirer de tous les Princes Alliez des subsides plus considerables, & les repaître cependant de projets chimeriques. Delà vint que le Corps de Religioneux sous la conduite de Mr. de Schomberg ne pouvant pas subsister se dispersa, & cela fut cause du peu de progrès des armes des Alliez dans le Dauphiné.

Il y eût encore un evenement qui prouvoit manifestement que le Duc de Savoye s'entendoit avec la France. C'est que S. Altesse aprehendoit que le parti des Mecontens ne devint trop puissant & trop redoutable, ce qui auroit infailliblement donné lieu à quelque grande revolution qui auroit été fatale à la France, & cela ne s'accordoit pas avec son but. Pour arrêter donc tout d'un coup ses conquestes, & tromper avec plus de vraisemblance les Serenissimes Alliez, Elle feignit d'être encore malade, d'une suite de petite verolle, dont elle avoit été entierement guerrie dans moins de huit jours. De sorte que cette pretendue indisposition, servit de pretexte & de fondement à sa retraite, dans un tems auquel elle auroit pû s'emparer de Grenoble Capitale du Dauphiné, & de-là porter ses armes victorieuses jusqu'à Lion, & faire par cette demarche une si puissante diversion, qu'elle auroit attiré toutes les forces de la France de ce

côté-là, auroit facilité par là aux Alliez la conquête de quelque importante Place, ou leur entrée dans le Royaume, par la Flandre, la Franche-Comté, ou le Pais de Luxembourg.

Des Officiers Generaux d'un merite distingué, recommandables par leur grande experience, & qui commandoient sous Mr. le Comte de Schomberg, assurent tous unanimement, que cette irruption étoit seule capable de mettre la France dans un état à ne s'en relever jamais, si le Duc de Savoye avoit joué bon jeu. Il ne falloit que cette Campagne là pour obtenir du Roi T. C. tout ce que les Alliez en pouvoient esperer, pour parvenir à une Paix solide & durable. On l'attaquoit par son foible, & on alloit droit au cœur du Royaume, sans qu'il lui fut possible de parer un si funeste coup parce que toutes les forces de cette Couronne n'auroient pas été capables de s'y opposer. Le Duc de Savoye, comme nous avons dit, trouva le secret de l'arrêter, qui fut de laisser cruellement mourir de faim les Religionnaires qui étoient sous la conduite de Mr. de Schomberg, qui furent huit jours entiers sans voir du pain; & par là un Parti, qui étoit le seul à craindre pour les François, fut dispersé, & contraint d'aller chercher du pain ailleurs. Ainsi nous voyons que ceux qui ont toujours assuré que le Duc de Savoye trompoit les Alliez ont dit vrai, l'experience nous l'apprend aujourd'hui; & qui plus est, c'est, que ce Prince après tous les rôles qu'il a joué pretend encore d'avoir rendu de très-grands services à la Ligue. Ses Minis-

tres s'en sont expliqués , & n'aspirent pas à moins , qu'à la Médiation de la Paix generale pour récompense de leurs services. Après cela je laisse à juger , si les Serenissimes Alliez ont besoin de tels Mediateurs. Voyons la suite , afin que nous aprenions à fonds de quoi eux & leur Maître ont été capables.

Nous venons de dire que Son Altesse trouva le moyen d'arrêter tout court les progres des armes des Alliez. Aux raisons que nous en avons raportées il faut ajouter la conduite qu'elle fit tenir à ses propres Troupes , & aux Impériaux commandés par ses Generaux , qui jouoient de concert avec Mr. de Catinat un jeu condamné par toutes les regles de la bonne politique , & dont Mr. de Schomberg se plaignit hautement ; mais en vain. Ce fut de mettre tout à feu & à sang , & faire plus de ravages & de degâts dans moins de trois semaines , que les Tartares & les Turcs n'en font dans plusieurs Campagnes par leurs incursions. Cette conduite toute oposée à celle du Comte de Schomberg , dont le but étoit de vaincre l'ennemi par la douceur & la clemence , & s'attirer par là un nombre infini de gens , qui accouroient de toutes les Provinces de France , & qui auroient formé une puissante armée dans peu de tems , ruina tous ses desseins ; fit ouvrir les yeux aux Religionnaires , ne pouvant pas concevoir , qu'on fut entré en France pour les delivrer de l'esclavage du Roi T. C. tandis qu'on bruloit leurs maisons , qu'on pilloit leurs biens , & qu'on les reduisoit au desespoir & à la mendicité. Cela fit

que chacun reprit le chemin de chés soi. La plupart ayant pris les armes se joignirent aux Milices du Royaume, & ce furent autant d'ennemis irréconciliables contre les Alliez.

La manœuvre que fit Son Altesse dans une pareille occasion rompit sans ressource les justes mesures qu'avoit pris M. de Schomberg, qui étoient de s'approcher du Rhône, & de s'avancer vers les Sevenes, dans la resolution de s'y bien fortifier, d'y passer l'hyver, & allumer le feu d'une Guerre intestine qui auroit été fatale à la France. Cette entreprise avoit été concertée avec toute la prudence imaginable. Pour cet effet Mr. de Schomberg avoit envoyé dans ce Pais-là plusieurs Officiers déguisez en Payfans pour s'aboucher avec les principaux du parti des Mécontents, qui leur avoient donné parole que toute la Province se souleveroit à leur approche. M. de Schomberg communiqua tout le secret de cette affaire à Son Altesse Royale & lui en fit confidence. Mais on fut bien surpris quand on apprit que la Cour de France avoit paré ce coup en faisant arrêter ceux qui étoient sur le point de se déclarer; parce que Son Altesse Royale en avoit envoyé les noms au Roi T. C. Mr. de Chanlais ne rouloit à la Cour de Turin que pour tirer le secret de toutes les entreprises des Alliez dont S. A. R. lui fesoit part. Quand on portoit de plaintes à ce Prince de ce qu'il souffroit une personne si suspecte auprès de lui; Il repondoit qu'il étoit envoyé de la part du Roi T. C. pour lui faire des propositions d'accommodement, mais qu'il les avoit toujours

rejetées comme injurieuses à sa gloire, & au desir sincere qu'il avoit de demeurer étroitement uni avec les Serenissimes Princes Alliés; & par cette défaite il éludoit tous les soubçons legitimes qu'on avoit conçu de sa malversation. Enfin le peu de part que prenoit Son Altesse au dessein qu'on avoit de penetrer jusqu'au cœur de la France, fit que le Comte de Schomberg & les Officiers de son parti s'en plaignirent hautement; mais ce Prince voulut sacrifier de gayeté de cœur les interêts des Alliez; & pourvû qu'il fit tout au gré de la France, il étoit satisfait; c'étoit là tout l'avantage qu'il avoit pretendu tirer de cette grande expedition; & on peut dire que du depuis tout alla en deroute & de mal en pis.

Quand on s'empara de Guillestre en entrant en Dauphiné, on y fit deux mille cinq-cens Irlandois prisonniers; Qu'en fit son Altesse? elle les fit conduire en Piemont, dont une bonne partie deserta en chemin par ses ordres, & retourna en France. Le reste fut mené au Blocus de Casal. Tout le monde sçait le soin que la France avoit pris pour faire ravitailler cette Place qui étoit aux abois. Les Irlandois prisonniers furent donc menés là, & le General qui commandoit au Blocus étant bon Savoyard les y laissa entrer, suivant les ordres secrets qu'il en avoit reçus de son Altesse; ainsi la France trouvoit par tout son compte. A la reddition de Casal, il fut stipulé, qu'on en sortiroit tout le Canon; cela fut exécuté: mais qu'en fit son Altesse, elle le fit sortir de Casal, pour le faire entrer dans Pignerol. Plusieurs Pieces de cette Artillerie, ayant

été arrêtées par les Troupes des Alliez, qui les voyoient defiler par la route de Pignerol, son Altesse envoya d'abord ordre de les relacher; & pendant la nuit ces Pieces furent conduites à un poste qui n'étoit qu'à trois heures de Pignerol, où les François venoient les chercher. D'ailleurs les Generaux des Troupes auxiliaires sçavent très bien que le siege de Casal n'a point été entrepris par le consentement de son Altesse. Elle n'y avoit jamais voulu donner les mains, & si après bien des contestations, on se determina enfin à le faire; c'est qu'on avoit remarqué que le but du Duc de Savoye étoit de divertir une bonne partie des Troupes des Alliez par ce Blocus; afin que ces Troupes ne fussent point employées ailleurs contre la France, dont Elle protegeoit les Interêts.

Nous pouvons encore ajoûter ici pour preuve incontestable que son Altesse s'entendoit avec la France, les frequentes indispositions que ce Prince affectoit d'avoir, lorsqu'il s'agissoit d'entreprendre quelque chose contre cette Couronne. Pour lors il étoit tout glace, toujours malade, rien n'étoit prêt, il manquoit de tout, il n'avoit point d'argent parce qu'il étoit mal payé, disoient ses Ministres. Mais son Traité particulier avec le Roi T. C. à peine est-il conclu, que ce Prince levé le masque de perfidie qui le couvroit: Il est tout de feu, il est plein de courage & de bravoure; sa santé est parfaite; en un mot rien ne manque pour faire le siege de Valence. Il est le premier à visiter les Travaux; il encourage les Troupes Françoises par son exemple. Il confere

avec Mr. de Catinat des moyens de se rendre bientôt Maître de tout le Milannois, & de mettre tous les Etats voisins sous contribution ; & fait pour ainsi dire , contre les Serenissimes Alliez , dans moins de six semaines , plus qu'il n'a entrepris contre la France pendant six Campagnes de guerre ouverte. A-t-on jamais vû rien de plus fourbe , de plus dissimulé & de moins honnête qu'une pareille conduite.

Venons au bombardement de Pignerol. L'Empereur & le Roi d'Angleterre avoient écrit plusieurs fois à son Altesse, de faire le siege de cette importante Forteresse, parce qu'outre les interêts particuliers de son Altesse la gloire des Alliés y étoit engagée. Pour cet effet on n'avoit rien oublié à la pourvoir de tout ce qui étoit nécessaire à cette expedition. Son Altesse toujours d'intelligence avec le Roi T. C. joûte les Serenissimes Alliez ici , comme elle avoit fait par tout ailleurs. Elle change le projet du siege , résolu par le consentement unanime de tous les Generaux, en un Bombardement qui feroit pitié ; car la plupart des Bombes pleines de sable crevoient en l'air, sans aucun effet ; les ingenieurs de son Altesse ne s'entendoient pas eux-mêmes , parce que les ordres étoient mal donnés. En un mot cette entreprise échoûa comme les autres ; parce que la Cour de Turin ne pensoit à rien moins qu'à faire des Conquêtes sur la France.

Enfin nous pouvons ajoûter à tous les faits que nous venons de rapporter le dessein premedité des Generaux de son Altesse Royale qui étoit de faire perir sans exception tous les Religioneux, en
 les

les exposant aux plus grands perils, ainsi que cela a été verifié à la bataille de Stafarde & généralement dans toutes les rencontres. Ce qui se passa au Camp de Demont en est encore une preuve incontestable, témoin les plaintes qui en furent portées à son Altesse, par Mrs. le Marquis de Montauban & le Baron de Bearn. Le peu de part que prenoit ce Prince dans une affaire de la dernière importance, faisoit qu'il excusoit toujours ses Generaux, & chargeoit au contraire ceux-là dont le but avoit été uniquement de soutenir leur Parti, & les interêts des Serenissimes Alliez, & vanger la gloire du Roi d'Angleterre outragée, en faisant voir à son Altesse par des preuves authentiques & des faits avérés & incontestables que ces Generaux la trahissoient, & favorisoient le Marechal de Catinat par les intelligences secretes qu'ils avoient avec lui. Mais son Altesse, n'avoit garde de desaprouver la conduite de ses Generaux, au contraire, elle l'autorisoit, & ceux-ci ne faisoient rien que par ses ordres & de concert avec elle.

Le Marquis de Montauban & le Baron de Bearn qui ont donné des preuves signalées de leur bravoure dans toutes les occasions, voyant toutes ces perfidies, poussèrent la chose avec tant de chaleur, qu'ils furent contraints d'en venir à des demelés qui auroient eu de suites fatales pour le Marquis de Bagnasque, si ce General avoit eu assez de cœur, pour vuider en brave à la pointe de l'épée ce différent sur l'Appel qui lui fut fait de la part du Marquis de Montauban, par Mr. le Baron de Bearn qui lui porta la parole d'honneur.

Nous rapporterons ici en abrégé ce qui ce passa sur ce sujet. C'est une histoire curieuse, qui outre qu'elle apprendra à connoître à fond l'esprit de la Cour de Turin, & la lacheté des Generaux de son Altesse Royale, fera en même tems l'éloge de la conduite de Mrs. le Marquis de Montauban & le Baron de Bearn, dont l'un étoit Colonel d'un Regiment de Religioneux, & l'autre Major de Brigade. Les preuves éclatantes que ces deux Officiers ont donné de leur merite leur ont acquis en Italie beaucoup de reputation; & la bravoure du Baron de Bearn qui est d'une famille très-illustre en France a mérité avec justice les applaudissemens de tous les Officiers des Troupes Auxiliaires qui ont servi en Italie. En voici le détail.

Le Marquis de Bagnasque premier General & favori de son Altesse ayant résolu de l'aveu du Duc de Savoye de se défaire des Religioneux d'une maniere ou d'autre, & enfin de les faire périr, à quoi il avoit travaillé depuis le commencement de la guerre, sans avoir pû venir à bout d'un si detestable dessein, parce que les Officiers qui les commandoient, par leur prudence & leur sagesse avoient toujours decouvert les pièges qu'on leur tendoit, se résolut enfin par le consentement du Duc de Savoye de les separer de toute l'armée. Ce fut au Camp de Demont, où l'on devoit verser le sang innocent de tant de braves par une boucherie plus inhumaine & plus cruelle, que ne fut le massacre de la Saint-Barthelemi.

Il n'y avoit pour lors à l'armée que les Regi-

mens de Lillemarais & de Montauban , commandés par le Marquis de Montauban. Ces Regimens furent donc séparés du reste des Troupes de son Altesse , par le General Bagnasque , sans que ceux-ci pussent penetrer le but d'une entreprise si temeraire & si barbare. La nuit s'étant passée , les Officiers de ces Regimens aperçurent à la pointe du jour le General Bagnasque à la tête de quatre vingt Officiers , le pistolet à la main venant droit à eux. Il étoit suivi d'un gros détachement des Troupes d'élite de Son Altesse pour le soutenir. Bagnasque dis-je , le pistolet à la main vint droit au Marquis de Montauban qui les commandoit , dans le dessein de lui casser la tête , ce qui devoit servir de signal aux Troupes de son Altesse , lesquelles étoient rangées en bataille , mousquet en joüe , & prêtes à tirer sur les deux Regimens de Religioneux. Mais le Marquis de Montauban par sa prudence sauva son monde , parce qu'au lieu de se mettre en defence , qui étoit tout ce que le General Bagnasque demandoit , pour avoir lieu de se disculper & couvrir d'autant mieux sa perfidie , il se contenta de protester hautement de la violence qu'on lui faisoit , & d'en porter ses plaintes à Son Altesse Royale ; & au Roi d'Angleterre son Maître ; ajoutant qu'on violoit le droit des gens , que c'étoit un attentat fait à la gloire de son Maître , & dont il tireroit vengeance.

Le General Bagnasque qui s'étoit attendu que les Religioneux feroient feu sur les siens , fut deconcerté par une demarche si peu attendue , & revint enfin à Son Armée , fort chagrin de n'a-

voir pû exécuter un dessein qu'il avoit prémédité depuis fort long-tems. Le Marquis de Montauban conservant de justes ressentimens de cette violence, joint aux outrages & à mille duretez que Bagnasque lui avoit dit, pour le porter à se défendre, ce qu'il n'auroit pû faire pour lors sans exposer son monde à une cruelle boucherie par la premiere décharge, attendu que le parti du General Bagnasque étoit de plus de cent contre un, cela fut cause que le Marquis de Montauban usa de prudence & se contenta pour lors de diffimuler son ressentiment, en attendant une occasion favorable pour en tirer vengeance.

Le Marquis de Montauban s'étant rendu à la Cour de Turin, porta ses plaintes à Son Altesse Royale, & fit le détail de la perfidie & de la barbarie de son General. Le Due de Savoye bien loin d'entrer dans les interêts de l'innocence opprimée, excusa le Marquis de Bagnasque, & fit connoître dans la suite par la conduite qu'il tint dans cette affaire, que lui même autorisoit tout ce qui s'étoit passé, à la honte de tous les Officiers des autres Troupes Auxiliaires qui loüoient la prudence du Marquis de Montauban dans une pareille rencontre.

Le Marquis de Montauban se resolut enfin de tirer satisfaction de cet attentat, par sa propre vertu, & d'employer pour cet effet l'épée qu'il portoit, en faisant faire un appel au General Bagnasque. Il lui étoit impossible d'exécuter ce dessein étant dans le service, attendu que Bagnasque commandoit en chef, sous son Altesse toutes les Troupes Auxiliaires. Après avoir consulté

plusieurs Officiers de mérite de ses amis, il prit enfin la résolution de quitter le service, & fut, sans balancer plus long-tems chez Son Altesse, afin de lui faire ses complimens, & prendre congé d'elle, prétextant le dessein de vouloir se retirer en Hollande. Après cette démarche il resta encore quelques jours à Turin, dans la veüe de faire l'appel lui-même au General Bagnasque. Mais celui-ci en ayant eu le vent, sa lâcheté lui inspira de ne point sortir de son hôtel, & par cette précaution il trompa la vigilance du Marquis de Montauban & rompit ses mesures. Cependant il avoit pris congé de Son Altesse Royale, & la crainte qu'il avoit qu'elle ne découvrit son dessein, & qu'enfin elle ne le fit arrêter, l'engagea à user de stratageme, tant pour faire sortir Bagnasque, qui étoit toujours renfermé chez lui, que pour se mettre à couvert de toute surprise. Pour cet effet il s'adressa au Baron de Bearn, & convint avec lui de tout ce qu'il feroit en son absence.

Le Baron de Bearn qui a toujours fait gloire d'embrasser avec empressement les occasions de rendre service à ses amis, aussi bien que celles de se signaler, se chargea agreablement de cette négociation, dont le secret ne demandoit pas moins que la prudence qu'il y employa pour s'en bien acquitter, comme la suite le fera voir.

Huit jours se passèrent après le départ du Marquis de Montauban, sans que le Baron de Bearn eut pû executer son dessein, parce que le General Bagnasque n'étoit point encore parti. Il ap-
prit enfin un matin par des gens apostés, que son

Carosse étoit attelé , & qu'il se préparoit pour aller à la Messe. Le Baron de Bearn sans perdre de tems se rendit aussi-tôt à l'hôtel de ce General, & étant entré dans sa Cour, il apperçût Bagnasque en Carosse. Le Baron de Bearn resta à quelque distance du Carosse, pour ne point interrompre la conversation d'une Dame qui étoit à la portiere, parlant au General.

D'abord que cette Dame se fut retirée, ils s'approcha, ouvrit la portiere & pria le General Bagnasque de lui faire le plaisir de sortir pour un moment de Carosse, pour aller dans un coin de sa Cour, ayant quelque chose à lui communiquer. Bagnasque sortit de Carosse appuyé sur la main du Baron de Bearn qui l'aida à descendre étant incommodé de la goutte. Quand ils furent à l'écart le Baron de Bearn lui parla en ces termes. Monsieur je me suis chargé d'une commission avec d'autant plus de plaisir, que Mr. le Marquis de Montauban a à faire à une personne qui s'est toujours distinguée par son grand mérite, par sa propre vertu, & par la reputation qu'elle s'est acquise dans le monde. Il m'a chargé de vous dire de sa part, qu'il souhaite d'avoir réparation des outrages qu'il a reçû au Camp de Demont à la tête des Troupes du Roi d'Angleterre. Pour cet effet il vous laisse le choix du jour, de la qualité des armes, dont il vous plaira servir, du nombre des Combatans, & de la maniere dont vous jugerés à propos de combattre à cheval ou à pied; & ne se reserve que le choix du lieu qui doit être hors des Etats de Son Altesse Royale, parce qu'il a pris congé d'elle,

d'elle, & qu'il fouhaitte qu'elle n'en sache rien.

Le Marquis de Bagnasque fort surpris de ce compliment repartit avec sa fierté naturelle, Monsieur de Montauban ne se battra point assurement: Il ne se trouvera point sur les lieux. Monsieur, lui repartit le Baron de Bearn, c'est moi qui vous porte la parole d'honneur de Mr. le Marquis de Montauban, j'en ferai le garand. Il ne se battra point assurement, repliqua le General Bagnasque d'un ton plus haut, & si Monsieur de Montauban se sent offensé, c'est à lui à chercher sa satisfaction. Monsieur, repliqua le Baron de Bearn, on ne s'en prend pas seulement aux personnes qui font faire de pareils complimens, mais on attaque en même tems l'honneur & le merite de ceux qui les font, & portant la main sur la garde de son épée, il dit au General, Monsieur, il n'y a point à balancer, je ne vous quitterai point que je n'aye une reponse positive; & si vous ne voulez avoir à faire à Mr. de Montauban, vous aurez donc à faire à moi. Le Marquis de Bagnasque repliqua pour lors au Baron de Bearn, Monsieur, je veux me battre à cheval à coups de pistolet. Quant au lieu, je ne sçaurois vous le marquer presentement. Mais, Monsieur, dit le Baron, le Marquis de Montauban étant hors des Etats de Son Altesse, il faut que je lui aille rendre compte de la parole, dont je me suis chargé. Monsieur, repliqua Bagnasque, je vous le ferai sçavoir, & je vous écrirai là où vous serés. Sur ces entrefaites on aperçut M. de Chamoussiet Gouverneur de la Citadelle de Turin qui venoit voir le General Bagnasque.

gnasque. Le Baron de Bearn dit au General, Monsieur, changeons de conversation, & que le secret de cette affaire demeure entre nous. On changea de discours, & à l'approche de Mr. de Chamouffet on s'entretint des armes qu'on devoit donner aux Troupes du Roi d'Angleterre la Campagne prochaine, & de plusieurs autres choses indifferentes.

Bagnasque étant remonté en Carosse, entra dans la rue, tandis que le Baron de Bearn ne quitta point Chamouffet, que lorsque le General se trouva bien avant dans la rue, afin que celui-ci ne lui fit point confidence de ce qui se venoit de passer. Aussi-tôt après le Baron de Bearn prit la poste pour aller informer le Marquis de Montauban de sa Négociation, en attendant une Lettre du General Bagnasque, par laquelle il leur devoit marquer le lieu de l'assignation. Le Baron de Bearn sur les avis qu'il eut de Turin, que Bagnasque bien loin de tenir sa parole, avoit eu l'imprudence de rendre cette affaire publique, & que pour l'avoir declarée à sa femme, elle en avoit fait une fausse couche, & que ces bruits s'étoient repandus par tout Turin, & étoient même venus aux oreilles de Son Altesse, fut tellement outré contre Bagnasque, qu'il resolut de se rendre *incognito* à Turin, pour le forcer à tenir sa parole.

Il faut sçavoir que le General Bagnasque avoit fait assembler toute sa Parenté après le départ de M. de Bearn, & leur ayant rapporté tout ce qui venoit de se passer, on chercha les moyens de mettre à couvert la reputation du General, &

de rendre inutiles les poursuites de Mrs. de Montauban & de Bearn. Après avoir long-tems conféré ensemble , ils trouverent à propos d'aller trouver Mr. Dupré Colonel dans les Troupes Imperiales , pour s'informer de lui , si en Allemagne un Officier subalterne qui se croioit offensé par un General , étoit en droit de lui faire un Appel. Le Colonel Dupré qui est un vieux Officier dans le service , leur repondit qu'où , pourvu que l'Officier offensé prit son tems lorsque le General n'étoit point à la tête des Troupes dont il avoit le commandement. Ces Messieurs firent leur rapport à Mr. de Bagnasque & à sa Parenté de la reponse de Mr. Dupré , qui ne les satisfit point , parce qu'ils n'avoient point nommé à Dupré , à qui l'Appel avoit été fait , croyant que le Colonel n'auroit pas manqué de dire tout autre chose , par la consideration de la qualité de Mr. de Bagnasque ; de sorte qu'ils furent renvoyés à Mr. Dupré , avec ordre de lui faire le détail de tout ce qui s'étoit passé , en nommant ceux qui avoient fait l'Apel , & celui à qui il avoit été fait.

Le Collonel Dupré étoit pour lors dans sa chambre assis sur un Fauteuil , incommodé de la goutte. Son Lieutenant Collonel & plusieurs autres Officiers lui étoient venus rendre visite. Les Parens de Bagnasque entrerent & dirent hautement en presence de tous ces Messieurs-là qu'on avoit oublié de dire à Mr. Dupré , en lui demandant ses avis , que l'appel dont il s'agissoit , avoit été fait à Bagnasque par le Baron de Bearn de la part du Marquis de Montauban.

Monfr. Dupré leur répondit, que ces Messieurs étoient des gens de qualité, de mérite & d'honneur; que d'ailleurs étant dans un service différent de celui du General, passé le tems du commandement, ils étoient en droit de tirer raison par la voye de l'épée des offences qu'on leur avoit fait. Le Lieutenant Collonel, appuya aussi de son côté ce sentiment, & dit que c'étoit l'usage en Allemagne & presque par tout ailleurs; que Messieurs de Montauban & de Bearn, étoient de braves Officiers de l'armée, & que Mr. de Bagnasque ne devoit point leur refuser la satisfaction qu'ils lui demandoient.

Le Baron de Bearn voyant par toutes ces démarches que le General Bagnasque se moquoit de lui & de la parole qu'il lui avoit donnée, ne songea plus qu'à chercher les moyens d'entrer dans Turin sans être reconnu, parce qu'on avoit redoublé les Gardes aux Portes de la Ville, & personne n'entroit qui ne fut examiné. Pour cet effet il prit les Couleurs, & sous cet habit déguisé, il trompa la vigilance des Gardes, & se rendit incognito chez un marchand Juif qui logeoit à quatre Maisons de l'hôtel de Mr. de Bagnasque. Il se tint là en attendant que le General sortit de chez lui. Et comme de la Maison du Juif, on pouvoit voir tout ce qui se passoit dans la Cour de Bagnasque: ayant aperçu un matin son Carosse attelé, il se tint prêt, & ordonna à un Sergent du Regiment de Montauban, qui l'avoit accompagné, & qui étoit entré dans la Ville déguisé en paysan, d'observer tout ce qui se passeroit, & qu'au cas

que les Laquais du General vinssent au secours de leur Maître , il tiroit l'épée & les attaqueroit.

Le General Bagnasque étant monté en Carosse entra dans la rue. Le Baron de Bearn vint droit à lui , & donnant un coup de sa Canne sur la tête des Chevaux , les arrêta tout court , ouvrit en même tems la portiere & se jeta dans le Carosse. La surprise du General fut grande à la vue du Baron de Bearn. Monsieur , lui dit le Baron , j'attens l'exécution de votre parole , cependant cette affaire a été rendue publique , il faut qu'un de nous deux ne soit pas honnête homme , & prit Bagnasque par le bras pour le sortir du Carosse & le forcer de mettre l'épée à la main ; Ce General ayant ouvert son juste-au-corps lui dit , Monsieur , je veux me battre à cheval à coups de pistolet. Il nous faut des seconds & des Parrains pour être arbitres du Combat. Je me battrai avec Mr. de Montauban , & à vous , Monsieur , je vous reserve un fort galant homme , qui vous divertira. Monsieur , repliqua le Baron de Bearn ; je suis bien aise que vous preniez vos seuretez ; quand cet honnête homme que vous me destinés aura à faire à moi , je me persuade que je ne ferai point tort à sa reputation. Cependant quel jour me donnés-vous pour exécuter votre parole ? Monsieur , repondit le General Bagnasque , le Comte de Serval , mon neveu se doit marier , & la Nopce se fera à Verceil ; je m'y dois trouver. Je partirai donc d'ici le jour de la veille des Rois ; & le lendemain jour des Rois ,

je me rendrai au Bourg de Verceil , où nous nous battons. Vous pouvez compter là dessus, & vous en informerez le Marquis de Montauban, afin qu'il se tienne prêt.

Le Baron de Bearn prit congé du General Bagnasque, & comme il avoit arrêté des chevaux de poste aux trois Portes de Turin, il en prit un à la premiere, & se rendit à Carignan par un chemin detourné pour n'être point surpris; car une demi heure après son depart, Bagnasque ordonna qu'on fermât toutes les Portes de la Ville pour le faire arrêter suivant les ordres de son Altesse. On envoya plusieurs Cavaliers pour battre la Campagne; mais le Baron de Bearn ne fut qu'un moment à Carignan, & se rendit en poste à Milan, où le Marquis de Montauban l'attendoit. A son arrivée il lui fit le détail de ce qui s'étoit passé dans le second Appel qu'il venoit de faire.

Ces Messieurs ne songerent plus qu'à tenir leurs armes prêtes en attendant le jour de l'affignation, & comme Mr. de Bagnasque avoit demandé des Parrains, Mrs. de Montauban & de Bearn jetterent les yeux sur le Colonel Bétisléer Grison de Nation, & qui étoit dans le service d'Espagne; ils ne pouvoient prendre une personne d'un plus grand merite, & dont le choix dût être moins suspect à Mr. de Bagnasque. Le Colonel Bétisléer accepta leur proposition en galant homme. Il leur dit qu'il ne vouloit point être simple spectateur du Combat mais qu'il feroit gloire d'employer l'épée qu'il portoit à combattre pour leur querelle. Ils l'e-

semercierent, & le prierent de vouloir seulement leur faire l'honneur d'être arbitre du Combat, & d'être leur Parrain; ce qu'il accepta fort généreusement.

Un jour le Baron de Bearn sortant de chez Mr. de Beetsleer, aperçût le Marquis Daix Lieutenant des Gardes de Son Altesse Royale, qui venoit d'arriver en poste de Turin. Il fut d'abord trouver Mr. de Montauban pour conférer avec lui de ce qu'ils auroient à faire. Car le Marquis Daix étoit venu avec des ordres que Son Altesse avoit obtenu de Mr. de Leganez Gouverneur du Milannois, qui étoit à Turin, pour les faire arrêter, & comme le Marquis Daix cherchoit la maison de Mr. de Louvigny Commandant à Milan en l'absence de Mr. de Leganez, pour faire executer ses ordres, Mrs. de Montauban & de Bearn après s'être abouchés avec le Colonel Beetsleer, résolurent de prendre la poste & de sortir de Milan en toute diligence.

Pour donner le change au Marquis Daix, ils louèrent une Chaize roullante, qu'ils donnerent à leurs valets, & leur dirent de prendre les devants, & de faire semblant d'aller à Casal, & qu'ils les vinssent joindre à Verceil par un chemin détourné. Le Marquis Daix trompé par cet artifice, prit la poste pour Casal, dans le dessein de porter le Gouverneur de cette Place à les faire arrêter là. Cependant le Marquis de Montauban & le Baron de Bearn après avoir prié le Collonel Béetsleer de les suivre, se rendirent au Bourg de Verceil lieu de l'assignation. Ils y arriverent sept jours avant & attendirent sept

Jours après le terme marqué par Mr. de Bagnasque. Mais ce General ayant manqué a sa parole, ne s'y trouva point comme il avoit promis. Mrs. de Montauban & de Bearn prirent Acte de leur séjour, & des Certificats du Curé, & des Magistrats du lieu; & voyant enfin que toutes leurs demarches avoient été eludées par la lacherie de Mr. de Bagnasque qui n'avoit point tenu sa parole, le Marquis de Montauban & le Baron de Bearn resolurent enfin, le premier de se retirer en Hollande, & celui-ci de revenir à Turin, dans le dessein d'attaquer Bagnasque par tout où il le trouveroit, pour vanger le mépris qu'il avoit fait de sa parole.

Il faut remarquer ici, que si Mrs. de Montauban & de Bearn eussent été arrêtés à Milan par le Marquis Daix, Bagnasque avoit résolu pour couvrir son honneur dans le monde, de se rendre au lieu assigné, tandis que sa Parenté auroit publié dans Turin, que Mr. de Montauban & de Bearn étoient des laches par leur manque de parole. Enfin les Parens de Mr. de Bagnasque considérant que ce General ne feroit point en feureté, & que le Baron de Bearn qui l'avoit arrêté dans son carrosse au milieu de Turin, tôt ou tard le surprendroit une troisième fois, jugea à propos de ne rien épargner pour se faire d'un ennemi si redoutable. Pour cet effet ils donnerent deux cents pistoles à dix ou douze Soldats, avec ordre de le chercher par tout, pour l'assassiner.

Plusieurs de ces misérables ayant fait confidence de leur detestable dessein à quelques-uns de

de leurs camarades du Regiment de Montauban, ceux-ci en informerent leurs Officiers qui en écrivirent au Baron de Bearn. Le ressentiment & la haine de Bagnasque ne se bornerent point là. Les Marquis de Pianese, de Caral, de Tane, & de Perella, tous aparentés au General Bagnasque eurent plusieurs Conferences là-dessus. La conservation de la personne de ce General, Favori de Son Altesse, & considerable par les grandes charges qu'il possède à la Cour, fit mettre tout en usage à ces Messieurs pour porter Son Altesse Royale à lui ordonner les Arrêts, tant pour mettre sa famille en repos que pour rompre les desseins du Baron de Bearn, qui l'auroit attaqué par tout.

Son Altesse prit tellement les interêts de son General à cœur, qu'elle porta Mylord Galloway à priver de toutes ses charges le Baron de Bearn, malgré les remontrances de Mr. de Lilemarais, qui écrivit à Mylord Galloway, qu'on ne pouvoit porter les choses à cette extremité sans lui faire la derniere injustice; attendu que le Baron de Bearn étoit un Officier reconnu de toute l'Armée pour honnête homme; qui s'étoit toujours acquitté avec honneur de ses emplois, & que d'ailleurs il étoit d'un caractère distingué par sa qualité, étant sorti d'une des plus nobles familles de France. Tout cela ne servit de rien. La lacheté & le credit du General Bagnasque à la Cour de Turin prévalurent sur toutes ces considerations.

Cependant Son Altesse Royale persuadée de la bravoure & du merite du Baron de Bearn, se

réfolut enfin de porter Mylord Galloway à lui faire des offres avantageuses de sa part, à condition qu'il se détacheroit des intérêts du Marquis de Montauban, & qu'il oublieroit les démêlés qui venoient de se passer entre lui & le General Bagnasque. Le Baron de Bearn fit réponse à Mylord Galloway, que l'intérêt ne le faisoit point agir dans cette affaire, mais uniquement la gloire du Roi d'Angleterre outragée, & le mépris que le General Bagnasque en avoit fait en maltraitant ses Troupes & celui qui les commandoit qui étoit le Marquis de Montauban. Qu'au reste il aimoit mieux sacrifier tous ses emplois, que d'abandonner le parti de son ami.

Mylord Galloway lui ordonna les Arrêts de la part de Son Altesse, & lui dit que la conjoncture des affaires présentes l'engageoit à avoir cette complaisance pour Son Altesse. Le Baron de Bearn protesta contre l'injustice qu'on lui faisoit, & se mit sous la protection des Princes Alliés. Enfin Mr. de Varennes General des Troupes de Brandebourg, Mr. vander Meer, Ministre de leurs Hautes Puissances & plusieurs autres personnes distinguées s'étant mêlées de cette affaire, Mylord Galloway obtint de Son Altesse que les Arrêts du Baron de Bearn seroient levés. Il partit enfin de Turin, & vint en Hollande rendre compte au Roi d'Angleterre son Maître de tout ce qui s'étoit passé. Avant son départ Son Altesse lui fit offrir par Mylord Galloway un Regiment s'il vouloit aller servir les Vénitiens, & sur son refus elle lui fit presen-

tér de l'argent & des lettres de recommandation pour le Roi d'Angleterre. Il fit réponse qu'il remercioit Son Altesse des offres qu'elle lui faisoit à des conditions si dures. Que si Mylord Galloway lui vouloit donner des lettres pour Sa Majesté Britannique il les prendroit : mais que de Son Altesse il n'en avoit que faire ; que si elle vouloit seulement lui faire payer les arrerages qui lui étoient dûs de sa paye, elle l'obligeroit, que c'étoit tout ce qu'il en esperoit. Le Duc de Savoye voyant que toutes ces offres n'avoient pû ébranler sa constance ni lui faire trahir son honneur, n'en parla plus. Mylord Galloway & Mr. vander Meer lui donnerent donc des lettres ; celui-là pour le Roi, & celui-ci pour les Etats Generaux des Provinces Unies.

On peut voir par cette histoire abrégée le fidelle portrait des Ministres de la Cour de Savoye, le genie & les inclinations des Generaux de Son Altesse Royale ; & enfin la conduite dissimulée que ce Prince a tenu pendant le cours de cette guerre à l'égard des troupes des Serenissimes Alliés. Nous n'avons rien ici qui ne soit de notoriété publique ; & si nous voulions rapporter toutes les perfidies que nous avons vûes de nos propres yeux, nous feroions un gros volume. Il suffit de dire qu'il n'a pas tenu à Son Altesse que généralement toutes les Troupes des Alliés n'aient été cruellement sacrifiées à la merci des François. Il n'y a que la prudence & la circonspection des Generaux qui les commandoient qui les aient sauvées des desseins premedités qu'on avoit de les faire perir.

Après cela je laisſe à penſer aux Sereniſſimes Alliés ſ'ils doivent conſiderer aujourd'hui le Duc de Savoye comme un Prince bien intentionné, & qui n'a eu à cœur que les intérêts de la Ligue, ainſi que ſes Miniſtres ont prétendu l'inſinuer, ou bien comme un ennemi juré & irréconciliable, d'autant plus dangereux qu'il a pris connoiſſance de tout ce qui ſe paſſoit dans le Cabinet des Princes Ligués, pour en tirer ſes avantages & le révéler à l'ennemi commun. On peut prendre des précautions contre les ſurpriſes d'un ennemi étranger déclaré ; mais contre un Prince Ami & Allié, qui publie la ſincérité de ſes intentions dans toutes les Cours de l'Europe par ſes Miniſtres flatteurs, & qui dans le fond n'eſt qu'un fourbe & un diſſimulé ; il eſt bien difficile de ne ſe laiſſer pas tromper. La bonne foi eſt un manteau dont tout le monde ſe couvre aujourd'hui. Quoi qu'on ne ſoit qu'un fourbe & un perfide, on prétend d'être honnête homme. On ne lit point dans le cœur des hommes, je l'advouë, mais du moins on a pû connoître par la conduite du Duc de Savoye, & par les avis réitérés qui ont été donnés aux Sereniſſimes Alliés, que ce Prince étoit d'intelligence avec la France. Cependant à l'heure qu'il eſt, il y en a qui ont de la peine à ſe le perſuader. Il faut pour cela vouloir fermer les yeux de gayeté de cœur ; & c'eſt ne pas voir clair en plein midi. Cette nonchalance pernicieuſe eſt la cauſe aujourd'hui des facheuſes diſpoſitions qu'on voit à la concluſion d'une Paix generale.

La France orgueilleuse se persuade d'avoir gagné beaucoup en faisant déclarer le Duc de Savoye, comme elle vient de faire. Elle pretend par là d'ébranler la fermeté des autres Princes, d'en détacher encore les plus foibles à l'exemple de Son Altesse Royale, en leur proposant de grands avantages; & après avoir engagé ceux-ci, elle compte sur la desunion des Chefs de la Ligue, qui se degouteront enfin d'une guerre qui ne sert qu'à les épuiser en dépenses. Mais nous pouvons répondre au Conseil de France qu'il se trompe grandement là-dessus, & que c'est en vain qu'il se flatte de plusieurs avantages qui sont chimeriques, & qui n'ont rien de réel, parce que les Chefs de la Ligue, qui ont tout fourni au Duc de Savoye pour la diversion qu'il devoit faire & qu'il n'a pas faite, sont résolus de prendre si bien leurs mesures qu'aucun des autres Alliés ne les trompera à l'avenir, & que d'ailleurs ils ne feront jamais de paix avec la France qu'aux conditions dont ils sont convenus ensemble. Pour cet effet l'argent ne manquera point; & on verra qui l'emportera. Deux Campagnes de plus ou de moins ne sont pas une affaire. Il suffit qu'on est très bien informé des forces de cette Couronne, & de ce qu'elle peut encore, étant épuisée comme elle est, & ayant remué ciel & terre pour parvenir à la Paix. La seule chose qui semble aujourd'hui intéresser les Serenissimes Alliés est la perfidie du Duc de Savoye, qui les a trahi vilainement. Cette affaire leur tient plus à cœur, que tous les avantages imaginaires que la France en pretend tirer.

Concluons donc que ce Prince n'a eu pour but en embrassant le parti des Alliés, que de favoriser la France, sous le prétexte specieux de quelques sujets de mécontentement qu'il avoit contre cette Couronne. Le masque est levé, & nous venons de découvrir qu'il a agi de concert avec le Roi T. C. pendant tout le tems de la Guerre d'Italie. Voici les fruits que le Duc de Savoye & le Roi T. C. ont prétendu tirer de leurs intelligences secretes. C'est qu'en premier lieu Son Altesse Royale trouveroit son compte, en vuident les bourses de tant d'Alliés qui étoient accourus vers lui, afin qu'il leur ouvrît le passage pour entrer en France, & faire dans une Campagne, ce qu'on n'auroit pû executer que dans la longueur de la guerre. Le Roi T. C. de son côté n'y trouvoit pas moins son compte que le Duc son Allié, par la raison que celui-ci, faisant semblant de crier au secours; les Princes de la Ligue ne manqueroient pas de lui envoyer bon nombre de Troupes Auxiliaires, avec des sommes immenses pour fournir aux fraix d'une diversion qui paroïssoit le seul & l'unique remede pour reduire la France; & c'étoit autant d'Ennemis dont le Roi T. C. se délivroit en Flandre & Allemagne, tandis que lui de son côté les amusoit par son General Mr. de Catinat à la tête d'une poignée de gens qui n'auroient jamais été capables de lui resister, si le Duc de Savoye ne s'étoit entendu avec lui.

Le Roi T. C. profitant donc adroitement de cette diversion de forces qu'il fesoit faire à ses Ennemis par le moyen du Duc de Savoye, pouf-

loit en Flandre & sur le Rhin ses conquêtes ; gaignoit des Batailles , & prenoit des villes fortes sous la conduite des Maréchaux de Luxembourg & de Lorge , auxquels il envoyoit toutes ses Troupes d'élite , tandis qu'il ne donnoit à Mr. de Catinat que des Milices peu aguerries ou des Irlandois , parce qu'il étoit sûr de son fait , & qu'il ne lui en falloit pas davantage pour entretenir la Guerre en Italie , qui lui procuroit d'ailleurs des avantages très-considérables.

Il y a encore une raison très forte qui faisoit agir le Roi T. C. & qui favorisoit extrêmement ses desseins à la ruine des autres Princes qui forment aujourd'hui la Ligue , & dont on ne s'est apperçeu que trop tard , & quand le mal , comme on dit , a été sans remede. C'est que le Duc de Savoye en se declarant pour les Alliés , & conservant toujours avec la France ses intelligences pour n'agir que de concert avec elle , les Ministres du Duc seroient les biens venus dans toutes les Cours des Princes Ligués , & que par là comme intéressé il auroit part au secret , découvreroit le fort & le foible de la Ligue , & en feroit part au Roi T. C. Dans cette veüe Son Altesse Royale n'a envoyé que des gens choisis , & la plupart Jesuites , comme les plus subtils & intrigans , pour résider auprès des Serenissimes Princes Alliés. Ces Ministres se sont parfaitement bien acquitté de leur Emploi ; car on a remarqué qu'à toutes les Postes la France étoit informée à point nommé de tout ce qui se passoit dans le Congrès , dans les Conseils de Guerre , & dans

toutes les deliberations. De là est venu que le Roi T. C. & ses Generaux étoient toujours sur leurs gardes, & que quelque entreprise que les Alliés formassent les François les attendoient bien retranchés, & bien munis de tout ce qui étoit capable de faire avorter leurs desseins, à quoi on doit attribuer le peu de succès qu'ont eu les Bombardemens, ou les autres entreprises que la Flotte Alliée a fait sur les côtes de France. Car le Président de la Tour allant passer les hyvers à la Cour d'Angleterre, où il découvroit par ses intelligences le secret de toutes les affaires, n'en revenoit que pour faire part au Duc de Savoye, & celui-ci au Roi T. C. de tout ce qui se devoit executer la Campagne suivante.

Il y a encore une autre raison qui a beaucoup contribué au manége que le Duc de Savoye a fait pendant cette Guerre. C'est que ses Etats étant pauvres, & le peuple forcé par la misere d'aller mandier son pain presque dans tous les Pays de l'Europe, il a prétendu par la Guerre d'Italie, d'attirer avec les Troupes Auxiliaires la plupart de l'argent des autres Etats, dont effectivement ses peuples se sont enrichis, & lui pour son particulier a rempli si bien ses Coffres, qu'on peut dire qu'il est à present le plus riche Prince de la Chrétienté en argent comptant. Cet argent n'est pas seulement des Serenissimes Alliés, la France y est aussi pour son compte, & ce n'est qu'à force de Louis qu'elle a ébloui ce Prince & ses Ministres. Mais peu importe au Roi T. C. pourvu qu'il vienne à bout de ses desseins & qu'il satisfasse son ambition. Ce Monarque s'est expliqué la-

là-dessus. Un jour étant à table, on lui apporta la nouvelle que le Traité avoit été enfin conclu avec le Duc de Savoye. Sa Majesté dit pour lors en pleine assemblée, que la Paix d'Italie lui avoit couté cher, mais qu'elle faisoit fond de s'indemniser de toutes les sommes qu'elle avoit déboursé par la Paix generale. Ces paroles ne demandent point d'explication ni de commentaire; revenons à nôtre sujet.

Le Duc de Savoye en se declarant pour les Alliés contre la France a prétendu d'entirer encore un avantage qui n'est pas des moins importants, puisqu'il regarde sa gloire & ses intérêts particuliers. C'est que depuis la mort de son Prédecesseur Charles Emanuel II. il avoit vecû dans un état d'obscurité, & peu convenable à un Prince Souverain, qui tient rang dans le monde parmi les Têtes Couronnées, quoique ses Revenus ne repondent pas à beaucoup près à cette éminente dignité. Il étoit donc tems de faire parler de lui, d'illustrer son Regne par quelque action éclatante, & d'immortaliser sa memoire par des événemens surprenants. Ses inclinations & son penchant naturel le portoient à cela. Il a infiniment d'esprit & de grandes qualités. Il est brave de sa personne, & il ne lui manquoit rien enfin pour devenir un grand Guerrier. Toutes ces raisons l'ont porté à faire la manœuvre que nous lui avons vû faire depuis le commencement de la Guerre jusqu'à ce jour. Par là il a prétendu de faire rechercher son alliance & son amitié à tous les Princes de l'Europe, & devenir pour ainsi dire comme l'arbitre de la Paix generale.

D'un autre côté il a eu pour but que la France lui ayant de grandes obligations, par la considération des services qu'il lui rendroit dans une affaire où tant d'Ennemis ligüés ensemble avoient conspiré sa ruïne, le Roi T. C. ne le traiteroit plus désormais de petit Prince, qu'il le menageroit à l'avenir plus qu'il n'avoit fait par le passé, & auroit enfin plus d'estime pour sa personne. Le Roi de France de son côté outre les avantages qu'il a prétendu tirer de Son Altesse Royale pour parvenir à son but à l'égard des Alliez, qui est de les porter plus promptement à la Paix generale, a medité encore un artifice, dont le Duc & son Conseil ne se sont point aperçeus, mais qui aura des suites qui seront funestes aux Etats de ce Prince & à sa liberté. C'est qu'en l'engageant à se joindre aux Serenissimes Alliez pour les trahir dans la suite, comme il vient de faire; il s'attire par cette action leur haine irreconciliable, de sorte qu'ils ont lieu de ne le plus considérer à l'avenir que comme un fourbe; mais de lui refuser leur secours quand la France après la Paix l'attaquera de nouveau pour assujettir ses Etats & l'en depouiller, comme elle a fait au Duc de Lorraine & plusieurs autres Princes qui lui avoient rendu en pareil cas à peu près les mêmes services.

Ce n'est pas la premiere fois que les Ducs de Savoye ont perdu leurs Etats. Les demêlés qu'eut Charles Emanuel Ayeul de Son Altesse Royale avec Henri III. & Henri IV. en font foi. Henri III. ayant la Guerre à soutenir contre une puissante Ligue, Charles Emanuel fit à peu près

comme

comme a fait aujourd'hui Victor Amedée II. son Successeur. Il conçut de grandes esperances pour sa fortune s'il prenoit ce tems-là de se declarer contre la France, & effectivement en 1588. il joignit ses armes à celles des Ennemis d'Henri III. & après avoir formé un puissant Parti dont il se declara le Chef, il entra dans la Provence, s'empara par artifice des Villes de Marseille & d'Arles, & devint si fier par ces conquêtes qu'il fit frapper une monnoye qui devoit servir de monument pour immortaliser sa memoire. Il s'étoit fait représenter sous l'emblème d'un Centaure qui fouloit aux pieds une Couronne avec ce mot **OPPORTUNE**, c'est-à-dire fort à propos, & je ne pouvois prendre d'occasion plus favorable pour humilier la France. Mais cet orgueil couta cher à ce Prince; car Henri IV. en 1600. après avoir pacifié les troubles qui dechiroient la France, & qui avoient donné lieu au Duc de Savoye de former de grands desseins contre cette Couronne, ne songea plus qu'à en faire repentir Charles Emmanuel, & ayant porté la Guerre en Italie, il se rendit Maître presque de toute la Savoye & du Piémont.

Pour punir l'outrage que le Duc avoit fait à la gloire de la France, il fit frapper à son tour une Medaille, où l'on avoit gravé le portrait d'Henri IV. représenté en Hercule tenant une Massue qui abattoit & renversoit ce Centaure orgueilleux avec ce mot en Latin **OPPORTUNUS**; c'est-à-dire encore plus à propos & avec plus de succès. Henri IV. après la conquête de la Savoye & du Piémont se laissa enfin fle-

chir aux prieres du Pape Clement VIII. qui cherchoit à reconcilier le pauvre Duc avec ce Monarque ; quoique le sentiment de tous les Politiques de son tems étoit qu'Henri IV. devoit garder la Savoye & le Piémont, pour châtier la témérité de ce Prince imprudent, & se conserver par là un passage libre pour entrer en Italie quand bon lui sembleroit. C'étoit là le conseil du Cardinal d'Osât un des plus grands Politiques de son siècle : Mais en cette occasion Henri IV. fit paroître plus de generosité que de politique, & rendit tout à Charles Emanuel.

On auroit lieu de demander aujourd'hui à Victor Amédée II. qui a rompu avec la France à peu près dans un tems semblable à celui que prit Charles Emanuel contre Henri III. c'est-à-dire lorsque toute l'Europe armoit puissamment contre elle, & qu'elle se voyoit attaquée en même tems aux quatre coins du Royaume par quatre endroits differens: on auroit dis-je, lieu de demander à ce Prince qui vient enfin de se reconcilier avec le Roi T.C. par la médiation du Pape & des autres Princes d'Italie, quels garands la France lui donne capables de mettre ses Etats en seureté. Le Roi T.C. n'aura-t-il pas après la Paix generale la plus belle occasion du monde de l'en depouiller ? Manquera-t-il pour cela de prétextes ? & la conduite que Son Altesse Royale a tenue à son égard au commencement des troubles qui avoient allumé la Guerre en Italie ne suffit-elle pas ? puisqu'on peut dire qu'elle a été la seule de tous ses Ennemis qui a porté le flambeau de

la Guerre dans la France par l'irruption du Dauphiné. Toutes ces demarches ne fourniront-elles pas de nouvelles matières de division & de trouble qui ne manqueront pas d'allumer dans la suite un plus grand feu ; qui sera de la part du Roi T. C. de faire revivre ses anciennes prétentions sur le Duché de Savoye , la Principauté de Piémont , & la Comté de Nice.

La Savoye fut annexée à la Couronne de France il y a douze cents ans ; ce qui arriva sous le Regne de Clovis qui en fit la conquête sur Gundebault Roi de Bourgogne ; parce que ce Prince avoit embrassé le parti d'Alaric Roi des Gots , qui lui faisoit la Guerre. Clovis irrité contre Gundebault le chassa de ses Etats & le reduisit à vivre d'une mediocre pension le reste de ses jours. Après la mort de ce malheureux Prince ses Etats resterent pour toujours à la Couronne de France , par le deceds de Clotilde Sœur de Gundebault , femme de Clovis , à qui ils appartenoient de droit après la mort de son frere. De sorte que cette Princesse étant morte sans Enfans , la Couronne de France se les apropria , quoique la Savoye eut été donnée en appanage plusieurs fois aux seconds & troisiéme fils , jusqu'à ce que Charles le Chauve Empereur fit present de l'ancien Royaume de Bourgogne à Bozon Comte d'Arles , auquel il joignit la Savoye , sous la foi & hommage de l'Empire dont elle a toujours relevé du depuis comme Fief mouvant.

Le Royaume d'Arles ne fut pas de longue durée , & n'eut que quatre ou cinq Rois , dont le

dernier appelé Rodolphe étant décédé sans enfans, Humbert de Morienne, qui pour lors étoit Gouverneur de Savoye, en fut investi par Conrad le Salique Empereur. Amedée son fils fut son Successeur, & Chef en même tems de la Maison de Savoye, qui regne aujourd'hui. Cette Maison est d'autant plus illustre & ancienne que Humbert descendoit des Ducs de Saxe.

Quoiqu'il en soit la Couronne de France soutient aujourd'hui que toutes ces investitures n'étoient point fondées sur le Droit. En premier lieu en ce que l'Empire devoit revenir héréditairement à sa Maison après le deceds de Charles le Gros dernier Empereur de la Race Carlovingienne, sur laquelle Conrad le Salique l'avoit usurpé. Outre ces raisons la Couronne de France produit un autre Droit sur la Savoye, sur ce qu'elle lui avoit été annexée long-tems avant l'érection de l'Empire, ce qui la doit faire regarder aujourd'hui comme faisant partie de son Domaine. A toutes ces prétentions sur la Savoye la France en ajoute des nouvelles, qu'elle fait venir de Louise de Savoye Mere de François I. qui étoit Fille de Philippe VII. Duc de Savoye. Parce que celui-ci à son mariage avec Marguerite de Bourbon avoit stipulé par son contract, que les enfans qui en naistroient se succederoient les uns aux autres dans tout le Duché.

Il eût donc deux enfans, sçavoir Philibert & Louise. Philibert étant mort, Louise sa Sœur voulut succeder au Duché; mais il y avoit encore deux enfans mâles, sçavoir Charles & le Duc de Nemours nez d'un second mariage:

Ceux-ci prétendirent en vertu du Sexe Masculin de succéder préferablement à Louise leur Sœur du premier lit ; & Charles l'ainé sans balancer s'empara de la Savoye à quoi les Etats du Pays consentirent. Après tous ces diferens demêlés le Regne de Charles fut troublé par la Guerre que François I. porta en Italie. Ce Prince étant entré dans la Savoye avec une armée formidable la soumit à son obeïssance dans tres peu de tems. La Conquête de la Principauté de Piémont & de la Comté de Nice suivirent de près celle de la Savoye, ce qui ne coûta à François I. qu'une seule Campagne. Le Duc Charles fut donc chassé de ses Etats, & il ne lui restoit pas un seul pouce de terre. François I. & Henri II. son Successeur les garderent l'espace de vingt-quatre ans, qui fut jusqu'à la Paix de Chateau en Cambresis conclüe en 1559. par laquelle le Roi Henri ceda à l'Espagne plus de quatre cents Villes, & cent quatre vingt dix-huit Forteresses ayant garnison ; parmi lesquelles furent comprises toutes celles de la Savoye & du Piémont à la reserve de Turin, Viniers, Villeneuve, Ast, Chevas, & Pignerol, que Charles IX. & Henri III. rendirent enfin au Duc.

Cependant on peut dire que comme le Roi T. C. ne borne jamais ses prétentions, & ne se soucie point des Traités que ses Prédecesseurs ont fait, il fera toujours revivre en tems & lieu celles qu'il a sur la Savoye : Et il est sûr qu'il entamera cette grande question d'abord qu'il sera parvenu à la Paix generale. De sorte qu'on peut dire du Duc de Savoye d'aujourd'hui ce qu'on

qu'on dit des gens qui sont prédestinés à être malheureux toute leur vie ; qui est que toutes les démarches qu'il fait pour favoriser les desseins de la France, sont autant de pas qui le conduisent sur le bord du precipice.

Plusieurs raisons engagent la France à faire revivre ses pretentions sur la Savoye d'abord que la Paix generale sera concluë. En premier lieu les nouveaux Droits qu'il s'acquiert sur ce Duché par le mariage de la jeune Duchesse de Savoye sa fille ainée avec Mr. le Duc de Bourgogne. Parce qu'au défaut d'enfans mâles, cette Princesse devient heritière presomptive des Etats de Victor Amedée II. son Pere ; & il est sûr que la Cour de France a beaucoup compté là dessus, quoique ses Ministres aient donné un autre tour aux empressemens que le Roi T. C. a fait paroître pour l'engager. C'est un fait reconnu de tous les Politiques qui ont étudié les routes que le Roi de France a tenuës pour s'agrandir ; ça toujours été par les Alliances, & la Couronne de France n'a jamais conclu de Traité de Paix qu'elle n'ait eu un Prince ou une Princesse du sang à donner à ses Ennemis pour les amener à son but. Mais d'abord que les premieres deferences qu'on a pour les nouveaux Mariés sont passées, la France a toujours changé de ton, & à quelque prix que ce soit, elle veut avoir le sien. Ainsi le Duc de Savoye n'a qu'à se preparer là-dessus, & je serai un mechant Prophete si je ne dis vrai, quand j'avance que le mariage qu'il vient de conclure avec le jeune Duc de Bourgogne aura des suites qui seront fatales à sa liberté.

& au repos de ses Etats. La seconde raison qui portera le Roi T. C. après la Paix à maltraiter le Duc de Savoye; c'est que ce Monarque ne pardonne jamais les outrages qu'on lui a faits; & quand il flatte aujourd'hui ce Prince par mille détours, ce n'est que pour l'attirer plus aisément aux pièges qu'il lui tend. Il est certain que le Roi T. C. ne lui pardonnera point de s'être déclaré contre lui en prenant les armes pour favoriser les desseins de ses Ennemis. Ainsi la vengeance de ce Monarque sera la première à préparer les fers qui l'assujétiront, & quelques soumissions que Son Altesse Royale lui fasse, comme d'aller en France elle-même, ainsi que fit, il y a quelques années, le Doge de Genes pour lui marquer le déplaisir qu'elle a d'être entrée dans le parti des Serenissimes Alliés; toutes ces démarches respectueuses, dis-je, ne serviront qu'à augmenter le mépris que la Cour de France a conçu pour un Prince qui n'est plus en état de lui faire du mal.

La troisième raison qui engagera la France à ne plus ménager le Duc de Savoye après la conclusion de la Paix generale, est la passion dominante qu'elle a eu de tout tems de n'avoir pour bornes du côté d'Italie que les Alpes; ainsi il faut regarder comme une illusion, & une chimere la restitution de l'importante Forteresse de Pignerol, qui n'est qu'un leurre dont elle s'est servi pour porter le Duc de Savoye à entrer en Négociation de Paix avec elle, bien persuadée que lorsqu'elle aura désarmé ce Prince, & qu'elle l'aura privé de tous les secours qu'il recevoit

des

des Alliés , il ne lui sera pas difficile de le faire passer par où il lui plaira, sans que le Duc ait un seul mot à lui repliquer : De sorte que la seureté de son Altessse dependoit absolument de l'appui des augustes Princes Ligués.

Après avoir rapporté en abrégé les prétentions du Roi de France sur la Savoye , & les motifs qui le porteront infalliblement à les faire revivre lorsqu'il se sera débarrassé de tous ses Ennemis; Nous dirons un mot du tort que Son Altessse Royale fait aux Serenissimes Alliés qui avoient bien voulu partager avec elle la gloire de reduire à la raison un Monarque qui a medité depuis les commencemens de son Regne l'esclavage de toute l'Europe. Ce qui rend la conduite de Son Altessse plus criminelle, c'est qu'en se perdant elle-même , elle a voulu perdre en même tems les Alliés, & ruiner , pour ainsi dire , dans un moment, tous les fruits qu'on devoit cueillir de neuf Campagnes qui ont coûté aux Princes Ligués le sang de leurs plus fideles sujets, leurs veilles & leurs travaux , sans parler des fraix immenses qu'il a fallu faire pour soutenir la guerre.

Les démarches que Son Altessse Royale vient de faire en se mettant à la tête de l'Armée Francoise , pour hâter la reduction de Valence qui leur devoit procurer la conquête de tout le Milannois , ne prouvent que trop son but , & les intelligences secretes qu'elle a eu avec le Roi T. C. pour trahir les Alliés , à quoi on peut ajouter son grand empressement , pour porter l'Empereur & le Roi d'Espagne à accepter la Neutralité, sans donner même le tems aux Négocia-

teurs d'examiner une affaire de cette importance, ainsi elle n'a eu pour but que de forcer l'épée dans les reins tous les Alliés à soucrire à la Paix generale que la France recherche avec la dernière impatience, & dont elle ne seroit jamais venue à bout sans le Duc de Savoye. C'est dans ces veuës que le Roi T. C. a toujours menagé la Cour de Turin, parce qu'il connoissoit de longue main le genie & le foible de Son Altesse Royale, qui est de faire tout par intérêt.

De sorte que l'argent de France dont ce Prince a rempli ses Coffres a plus fait d'impression sur son esprit que la gloire qu'il y avoit à acquérir, en tenant ferme dans une affaire qui auroit inmanquablement ruiné la France & procuré de grands avantages à tous les Alliés en general, sans parler d'une Paix solide & durable qui s'en seroit ensuivie. Je ne doute point que les Princes d'Italie n'aient concouru unanimement à favoriser les intrigues du Roi T. C. dans cette rencontre. La Guerre d'Italie leur faisoit de grands ombrages, & les assujetissoient extrêmement par les contributions qu'ils étoient obligés de payer aux Troupes Auxiliaires. Cette contrainte & les autres desordres qui sont des suites inseparables de la Guerre les ont engagés à joindre leurs instances aux empressemens du Roi T. C. & je ne doute point que tout cela n'ait beaucoup contribué à faire faire au Duc de Savoye, une démarche si contraire à ses intérêts.

Les Ministres de Son Altesse Royale se plaignent hautement qu'on n'a point tenu au Duc leur Maître ce qu'on lui avoit promis. Qu'il a manqué de Troupes & d'argent dans un tems au-

quel il se voyoit exposé à perdre tous ses États par l'approche d'une puissante armée qui étoit venue camper aux portes de Turin, dans la résolution de le bombarder si le Duc hésitoit d'accepter les offres du Roi T. C. Qu'en ce cas Son Altesse ayant considéré le péril éminent qui la menaçoit de perdre tout dans un moment, s'est veüe forcée à préférer le repos & le salut de ses sujets à tous les avantages particuliers que lui auroit pu procurer une plus longue résistance, qui étoit la gloire de ne pas abandonner un parti, dont l'intérêt étoit de trainer la Guerre en longueur pour obtenir par là des conditions plus avantageuses que celles que le Roi T. C. avoit déjà offert. Qu'en ce cas Son Altesse se fait plus de tort à elle-même, qu'elle n'en fait aux Alliés.

Nous répondons à cette objection, que les Serenissimes Alliés sont très bien informés des véritables motifs qui ont fait agir Son Altesse dans cette rencontre, puisqu'elle l'avoit concerté avec le Roi T. C. à Notre dame de Lorette. Ce voyage pieux ne fut entrepris à la Cour de Turin que de l'aveu de la France, pour y ébaucher les Préliminaires d'un Traité que Son Altesse & ses Ministres ont tant pris de soin de cacher aux Serenissimes Alliés.

On sçait, dis-je, que son Altesse, par la médiation des Nonces du Pape, & de quelques Princes d'Italie, y contracta avec la France, & qu'elle y convint avec les Plenipotentiaires du Roi T. C. de toutes les démarches qu'elle feroit pour tromper les Alliés. Suivant ce projet le Roi T. C. promit de renforcer considérablement son

Armée en Italie, de donner ses ordres à Mr. de Catinat pour entrer de bonne heure en Campagne, & prévenir par là, l'arrivée des Troupes Auxiliaires, que l'Empereur & les autres Princes Confederés envoyoit à son secours : que Mr. de Catinat iroit camper aux portes de Turin, faisant mine de vouloir bombarder cette Capitale, & de la reduire en cendres dans moins de vint quatre heures, si Son Altesse ne prevenoit tous ces malheurs par une prompte reconciliation avec le Roi T. C. en acceptant les offres qu'on lui faisoit ; que par cette démarche Son Altesse seroit disculpée auprès des Alliés, & rendroit sa conduite moins suspecte & moins criminelle.

Il n'étoit pas difficile aux Generaux des Alliés qui commandoient en Italie les Troupes Auxiliaires, de pénétrer les desseins de la Cour de Turin, par le peu de précaution que prenoit Son Altesse de s'emparer des postes qui pouvoient faire échouer les desseins de Mr. de Catinat. Au contraire on voyoit la joye peinte sur son visage, parce qu'elle sçavoit très bien qu'il n'y avoit rien à craindre, & qu'elle n'avoit pas sujet de s'alarmer de tous les preparatifs des François. Pour mieux couvrir son jeu, elle affecta de faire sortir de Turin les Dames & les Seigneurs de la Cour inutiles à la Guerre. D'un autre côté on publioit dans l'Armée François, qu'on n'attendoit que la grosse Artillerie, & les Chariots chargés de bombes & de carcasses qui venoient de Pignerol. Cependant rien ne venoit, & cette lenteur si peu ordinaire aux François

Sois dans les grandes expéditions étoit une preuve incontestable que la Cour de Turin s'entendoit avec la France, & agissoit de concert avec elle pour joüer les Alliés. Cependant on voyoit aller & venir les Emissaires du Roi T. C. de la Cour de Turin, vers Mr. de Catinat, & tout cela pour donner le change aux Confédérés, & couvrir la dissimulation & la perfidie de Son Altesse Royale. Nous n'aurions jamais fait si nous voulions rapporter ici tous les artifices qu'on a employé pour faire réussir cette importante Négociation, considérée par la France, comme le grand mobile, qui doit donner aujourd'hui le branle aux autres ressorts qu'elle remue pour parvenir à la Paix generale.

Venons au Traité particulier que Son Altesse Royale vient de signer. Par ce Traité le Roi T. C. lui promet I. La restitution de l'importante Forteresse de Pignerol, à condition que les Fortifications en seront rasées à la Paix generale. II. Qu'on lui donnera quatre millions en argent comptant, lesquels lui seront payés le jour de la ratification du Traité. III. La restitution de Nice, Montmelian & autres Places conquises sur Son Altesse Royale par les armes du Roi T. C. depuis le commencement de la Guerre jusqu'à présent. IV. Le mariage de la jeune Princesse de Savoye, sa fille ainée, avec Mr. le Duc de Bourgogne. V. Qu'on rendra à cette Princesse les honneurs de Duchesse de Bourgogne, & que suivant cette qualité elle tiendra rang à la Cour de France au dessus des Princesses du Sang. VI. Qu'au refus de la

Neutralité en Italie de la part des Alliés, le Roi T. C. s'engage de joindre ses forces à celles de Son Altesse Royale pour travailler conjointement à la conquête du Milannois. VII. Qu'après la réduction de ce Duché le Roi T. le remettra à Son Altesse Royale, pour en jouir à perpétuité, sans rien prétendre pour les fraix de cette expedition, le Roi T. C. s'engageant d'ailleurs de lui en assurer la jouissance en la protégeant contre les armes de la Maison d'Autriche. VIII. Qu'il renonce à perpétuité à tous les Droits & prétentions que lui & ses Predecesseurs ont eu sur le Duché de Savoye, la Principauté de Piemont, & le Comté de Nice. IX. Qu'au cas que la Guerre continue en Italie par le refus de la Neutralité, le Roi T. C. lui procurera la conquête de Geneve en lui prêtant ses forces; que si la Neutralité est acceptée cette expedition sera réservée après la Paix generale.

Son Altesse Royale promet de son côté au Roi T. C. d'abandonner le parti des Alliés, & de s'unir pour toujours à la Couronne de France, pour agir de concert avec le Roi T. C. en tout ce qui pourra contribuer à l'avenir à rendre leur union perpetuelle & leur alliance inviolable. II. Qu'elle ne consentira jamais au rétablissement des Vaudois; & qu'elle revoquera tous les Edits par lesquels elle leur avoit accordé en dernier lieu l'exercice de leur Religion & leur retour dans les Vallées. III. Qu'elle emploiera sa médiation pour porter les Alliés à la Paix generale.

Examinons ces Articles, & voyons si Son

Altesse doit faire fonds aujourd'hui sur la parole d'un Monarque qui ne s'est jamais fait une affaire de violer les Traités qu'il a conclu avec les autres Princes de l'Europe sans aucune exception. Il faut considerer en premier lieu que le Roi T. C. en consentant à la restitution de Pignerol, donne à proprement parler la clef de son Royaume du côté des Alpes à garder au Duc de Savoye, & renonce pour toujours aux avantages que cette importante Forteresse lui procurait sur tous les Princes d'Italie. D'un côté il expose la Province de Dauphiné à l'irruption de ses Ennemis; & de l'autre il assure par là la liberté chancelante de tous les Princes Ultramontains, à qui Casal & Pignerol ont été ci-devant un frein qui les assujettissoit. Ajoutons à cela qu'il sacrifie par là de gayeté de cœur tous les ressentimens qui ont donné lieu depuis quelques années à tous les demêlés qu'il a eu avec la Cour de Rome, sous le Pontificat d'Innocent XI. la Republique de Genes, & quelques autres Puissances d'Italie.

Si le Roi T. C. est sincere dans la restitution de Pignerol, Son Altesse Royale a tout sujet de se louer de la generosité de la France, & en même tems de ne se pas repentir de toutes les complaisances qu'elle a eu pour cette Couronne. Effectivement c'est beaucoup gagner pour Son Altesse qu'une Place comme Pignerol; & qui plus est le Roi T. C. n'attend point d'y être forcé par les armes. Il fait ce present à Son Altesse de son propre mouvement, dans un tems même où il est supérieur en forces en

Italie, & en état, pour ainsi dire, de dépouiller le Duc de Savoye de toutes ses Terres par la perte de Turin Capitale de ses Etats.

C'est beaucoup, dis-je, pour ce Prince que la restitution de Pignerol. Mais après avoir vu ce que le Roi T. C. donne au Duc, voyons ce qu'il se réserve. Il consent à la restitution de Pignerol, il est vrai, mais ce sera à la Paix generale, & après en avoir fait raser tous les Travaux. Par ces deux réserves, la France s'explique d'une maniere si claire qu'en premier lieu, elle fait voir que son but a été de porter le Duc de Savoye à employer tous ses soins pour hâter la Paix generale. En second lieu le Roi T. C. ne rendant cette Place que dementelée, il se réserve d'y rentrer quand bon lui semblera. Ainsi ce n'est tout au plus que pour quelque tems qu'il en laissera la jouissance au Duc, & peut-être que dix mois après la conclusion de la Paix generale, il ordonnera aux Troupes de ce Prince d'en sortir.

Pour cet effet il faut remarquer que le Roi T. C. dans tous les Traités de Paix n'offre jamais de rendre de Places fortes qu'aux conditions d'en faire raser les Travaux; ce qui marque sa mauvaise foi, son peu de sincérité, & le desir secret qu'il conserve de s'en emparer d'abord qu'il aura obtenu de ses Ennemis ce qu'il souhaite, & sur tout de les avoir desarmés, tandis que lui entretient sur pied de nombreuses Armées de Troupes agueries, au lieu que les autres Princes les licentient. On sçait par experience qu'il ne faut à la France que quelques mois, pour relever les Fortifications

ne Place, & bien souvent à très peu de frais, parce qu'elle y employe outre ses Troupes les habitans mêmes du Pays & leur propre argent, témoin les Fortifications de la plupart des Forteresses de la Flandre qui n'ont été bâties que de l'argent qu'il a tiré des contributions. Tout ce que le Roi T. C. y employe du sien, sont les Ingenieurs, le bon ordre, la diligence & l'exactitude. Quant aux matériaux & à l'argent c'est toujours le pauvre habitant qui le doit fournir.

Cette considération fait que le Roi T. C. se mêt peu en peine de rendre des Places fortes à ses Ennemis, pourvû que les Fortifications en soient demolies, sans quoi il n'y consentiroit jamais. Son but a donc été en rendant Pignerol d'éblouir le Duc de Savoye, & de le porter par là à renoncer à tous les engagemens qu'il avoit avec les Princes Alliés; & quand il aura fait son coup, il le reprendra avec d'autant plus de facilité que les Fortifications en seront rasées, sauf à lui à les faire relever; l'argent, le monde, & les matériaux ne lui manqueront pas pour cela. D'ailleurs de quelle utilité peut être à Son Altesse Pignerol demantelé? Le Roi T. C. en aura-t-il moins un passage libre pour entrer dans ses Etats au premier demêlé; en mêt-elle par là plus son Pais à couvert? Non; cela prouve donc manifestement que le Roi T. C. a prétendu par là de tromper le Duc de Savoye, & en même tems voulu tendre des pièges aux Alliés pour les porter plus promptement à souscrire à la Paix générale.

Camiento de Madrid.

Enfin

Enfin que donne de plus le Roi T. C. à ce Prince, que ce qu'il lui avoit déjà offert dans les premières propositions de Paix qu'il a fait aux Alliés? Le dessein des Princes Ligués étoit de porter la France à remettre Pignerol à Son Altesse Royale dans l'état qu'il est; & ils n'ont jamais voulu entendre parler qu'il seroit rasé. Cependant Son Altesse Royale l'accepte tel, & se persuade même d'avoir gagné beaucoup en l'obtenant dans l'état qu'il plaira au Roi T. C. de le lui remettre. Elle peut donc juger par cette seule démarche de la sincérité des promesses du Roi T. C. & puisque ce Monarque la trompe sur cet article, elle n'en doit pas moins attendre pour tous les autres. Cela étant elle a plus perdu en abandonnant le parti des Alliés qu'elle n'a gagné en contractant séparément, comme elle vient de faire au préjudice de ses propres intérêts, & au mépris de la protection de tant d'Augustes Princes, qui n'auroient jamais prêté l'oreille à aucun Traité, qu'en lui procurant la restitution de toutes ses Places, avec de nouveaux avantages, qui auroient assuré pour toujours son repos & sa liberté, rendu sa condition plus honorable & justifié sa conduite.

Venons au second Article. Le Roi T. C. promet de faire compter à Son Altesse Royale quatre millions le jour de la ratification du Traité. Il est aparent que le Roi T. C. exécutera sa promesse à l'égard de ces quatre millions. Quoique l'argent soit à présent rare en France aussi bien qu'ailleurs, on ne seroit jamais venu à bout de cette grande Négociation, sans

comptant. La raison en est que le Duc de Savoye est sans contredit le Prince de l'Europe qui l'aime le plus; & c'est là le foible par lequel les Ministres de France se sont introduits dans ses bonnes graces, & se sont fait valoir à la Cour de Turin. Par le moyen de leurs Louis ils sont entrés dans les plus secretes deliberations du Conseil, & ont enfin porté les affaires au point où nous les voyons à present. La dependance importe peu au Roi T. C. pourvû qu'il réussisse dans ses desseins. La première règle de sa politique est de ne rien épargner pour triompher de ses Ennemis; ainsi ce Monarque a consenti de bon cœur au payement de ces quatre millions. C'est un argent qu'il mêt à intérêt, & qui lui rapportera cent pour cent. A present c'est aux Serenissimes Alliez à faire leur compte là-dessus & à prendre bien garde à leurs intérêts particuliers. Le Roi T. C. comme nous avons déjà dit, s'est expliqué hautement, & n'a point fait façon de dire, que la Paix generale le dedomagera de tous les fraix qu'il a fait pour la Paix d'Italie.

Mais s'il falloit au Duc de Savoye de l'argent pour le contenter, & l'engager en même tems à ne point trahir son parti; ce Prince n'avoit qu'à s'expliquer, ou le faire représenter aux Alliez par ses Ministres; Je suis persuadé qu'on lui auroit donné satisfaction dans une affaire qui étoit de la dernière consequence. On auroit même fait l'impossible, pour ainsi dire, pour lui donner plus que la France ne lui a jamais promis, & qu'elle ne lui tiendra. Les Partisans du Roi

T. C. repondront à cela qu'il étoit bien difficile aux Alliés de compter une somme si considérable au Duc, attendu qu'on ne lui a pas encore payé quatre millions cinq cents mille livres d'arrérages qui lui sont dûs. Je repons à cela qu'il y auroit longtems que ces arrérages seroient payés, si Son Altesse par sa conduite ne s'étoit renduë suspecte en faisant voir qu'elle s'entendoit avec la France. Il y a long-tems que le Roi d'Angleterre est informé de sa malversation; & si on a dissimulé jusqu'à ce jour, c'est qu'on se flattoit de la pouvoir détourner à l'amiable d'un dessein qui l'alloit perdre elle-même.

Par le troisiéme Article le Roi T. C. s'engage de rendre au Duc de Savoye Nice, Montmelian & generalement toutes les Places conquises durant cette Guerre: C'est le pis qui pouvoit arriver à Son Altesse que la restitution de ce que la France lui avoit pris. Ceux qui ont observé de près sa conduite assurent que Nice fût rendu aux François par les ordres de Son Altesse; & le Gouverneur de cette Place pour mieux couvrir son jeu trouva le moyen de faire sauter le Magazin, & fit courir en même tems le bruit que c'étoit l'effet des Bombes Françoises, au lieu que ce coup n'étoit qu'une suite de sa perfidie & des intelligences du Roi T. C. avec Son A. R.

La reduction de l'importante Fortresse de Montmelian eut la même destinée que Nice; & les François n'en seroient jamais venus à bout si Son Altesse ne l'avoit bien voulu, par les ordres

dres secrets qu'elle avoit donné au Marquis de Bagnafque qui en étoit Gouverneur. La vigoureuse résistance que fit Coni trompa Son Altesse & les François en même tems, & elle doit être uniquement attribuée à la bravoure de Mr. Julien & des Religionnaires qui le défendirent. On sçait que Son Altesse pour s'en vanger, bien loin de récompenser le mérite de tant de braves qui s'étoient signalés à la défense de cette importante Place, affecta par une cruauté inouïe de les éloigner des Emplois qui leur étoient dûs : ce qui obligea Mr. Julien & quelques autres Officiers de quitter le service de Son Altesse pour aller servir en France. Le Roi T. C. fit d'abord Lieutenant General Mr. Julien, & donna des avancemens aux autres Officiers proportionnés à leur mérite.

Mais la suite a fait voir que Son Altesse ne maltraitoit ces Officiers que pour s'en défaire plus promptement ; parce que ceux-ci étoient considérés à la Cour de Turin comme un obstacle qui s'opposoit à toutes les mesures que le Duc de Savoye avoit prises avec la Cour de France. On peut voir par toutes ces démarches les soins que Son Altesse Royale prenoit de complaire au Roi T. C. ne faisant rien que de concert avec lui pour tromper les Serenissimes Alliés. Cette conduite a été observée en Italie durant toutes les Campagnes depuis le commencement de la Guerre jusqu'à présent ; ainsi on ne doit pas être surpris du peu de progrès que les armes des Alliés y ont fait, puisque le but de Son Altesse Royale n'étoit que de les amuser

& favoriser la France en faisant faire diversion de forces à ses Ennemis.

Le Roi T. C. rend aujourd'hui au Duc de Savoye toutes les Places qu'il lui a prises. Il n'y a rien de plus juste que cela. Son Altesse les avoit données en dépôt à la France pour les garder jusqu'à la Paix. Le Roi T. C. lui tient parole, & les lui rend aujourd'hui. On ne doute point après cela que Son Altesse n'ait lieu d'être contente; les affaires ont tourné suivant les projets qu'elle avoit concertés avec le Roi T. C. & ce Monarque lui a de grandes obligations de ce qu'elle a si bien joué son rôle. Mais la suite fera voir si Son Altesse aura toujours sujet de se louer de la bonne foi du Roi T. C. qui ne s'est servi d'elle dans cette occasion, que comme il se servit autrefois du Cardinal de Furstemberg, pour parvenir à ses grands desseins, qui sont aujourd'hui un enigme obscur pour la Cour de Turin, mais qui auront leur accomplissement lors que la Paix generale sera conclüe.

Nous pouvons ajoûter encore que Son Altesse n'avoit pas lieu de se tant presser pour conclure son Traité particulier avec la France par la consideration des avantages qu'il en reçoit. Les Serenissimes Alliés lui auroient procuré la restitution de toutes ses Places, & la France l'avoit déjà offert. En ce cas Son Altesse Royale auroit pû faire un Traité plus honorable, & contribué d'ailleurs à la conclusion d'une Paix generale, solide & durable pour elle & pour tous les Alliés; au lieu que par les demarches qu'elle

vient de faire, elle relève les esperances de l'ennemi commun, viole sa parole & les sermens qu'elle avoit prêtés aux Alliés.

Venons au mariage de la jeune Princesse de Savoye avec le Duc de Bourgogne. Ce mariage doit être considéré comme le plus grand artifice dont le Conseil de France se soit servi pour engager le Duc de Savoye à faire sa Paix. Par cette alliance on a ébloui Son Altesse Royale & gagné le cœur de tous ses Ministres. En effet c'est beaucoup pour un Prince de son rang de voir sa fille aînée mariée avec le Duc de Bourgogne; le premier fils de France & l'héritier présomptif à la Couronne, sans parler des qualités heroïques qui brillent dans ce jeune Prince & qui le font admirer de toute la Cour.

Suivant le cours du monde ce jeune Duc se verra un jour assis sur le Thrône, & sa destinée lui réserve peut-être la Couronne préféablement à Mr. le Dauphin son Pere. Ainsi Son Altesse Royale peut se flatter avec justice de voir un jour sa fille Reine de France. Il faut avouer que le Conseil du Roi T. C. est très-judicieux, & sa politique admirable. Ce Monarque est heureux dans toutes ses entreprises, & les Ministres qui le servent très habiles à faire réussir leurs Negociations. Il falloit au Duc de Savoye quelque chose de plus pour l'engager, que la restitution des Places que la France lui a pris. Le Roi T. C. d'ailleurs ne se pouvoit passer de Son Altesse Royale pour faire brèche à l'union des Princes Alliés, & parvenir par là à son but.

qui est la Paix generale. Que pouvoit-on lui offrir de plus glorieux, de plus aparent & de plus artificieux que ce mariage? Rien. Plusieurs millions, ni les autres avantages que le Roi T. C. propoisoit au Duc n'auroient point été capables de l'ébranler, & il ne falloit pas moins que cette alliance pour le porter au sacrifice qu'il vient de faire des engagemens qu'il avoit avec les Serenissimes Alliés.

La France est heureuse en Alliances. Elle s'est bien trouvée de celles qu'elle a fait ci-devant avec la Maison d'Autriche, ou quelques autres Maisons Souveraines de l'Europe, par les mariages de ses Princes & de ses Princesses; puisque par là elle est parvenue à ce haut degré d'élevation où nous la voyons aujourd'hui. C'est aux Alliances qu'elle doit son agrandissement & les Rois d'Espagne leur decadence. Suivant ce principe il ne faut point douter que les mêmes considerations n'ayent porté aujourd'hui le Roi T. C. à proposer à Son Altesse Royale le mariage du jeune Duc de Bourgogne avec la Princesse sa fille. Outre les avantages particuliers qu'il en pretend tirer pour l'acheminement à la Paix generale, il a encore des veües qui ne sont point connues à la Cour de Turin; qui sont aparamment de jetter les fondemens de plusieurs nouvelles prétentions sur les Etats de Son Altesse Royale, qui pourront être un jour de saison, au cas que le Duc de Savoye vint à mourir sans enfans mâles.

C'est aux Ministres de Son Altesse à bien prendre leurs mesures là-dessus; & s'ils sont à present

François d'inclination, ils pourroient bien un jour le devenir tout-à-fait. C'est inutilement qu'on allegue que la Cour de Turin a pris des precautions là dessus, en faisant renoncer le jeune Duc de Bourgoigne à la succession des Etats de Son Altesse Royale au défaut d'enfans mâles. L'experience de ce qui s'est passé entre le Roi T. C. & le Roi d'Espagne defunt au sujet du mariage de Marie Therese avec le Roi de France, ne prouve que trop, par les demêlés qui ont allumé la Guerre presente en Europe, le peu de fonds qu'il y a à faire sur ces sortes de renonciations. Les Rois de France se mettent peu en peine de garder leur parole, passé le jour de la ratification des Traités; puisque nous voyons que tous les sermens prêtés par le Roi T. C. à son mariage ont été violés. N'a-t-il pas fallu aujourd'hui que tous les Princes de l'Europe aient pris les armes pour proteger la Couronne d'Espagne dans ses droits, contre les attentats, les usurpations, & la mauvaise foi du Roi T. C. & le Duc de Savoye ne s'expose-t-il pas par ce mariage aux mêmes demêlés & au peril de perdre un jour ses Etats.

Que feroit aujourd'hui l'Espagne impuissante sans l'apui des Princes Ligués? N'auroit-elle pas été depouillée de ses plus beaux Domaines; & quand la France attaquera Son Altesse Royale en pareil cas, ce Prince pourra-t-il lui resister par ses propres forces; ne faudra-t-il pas qu'elle appelle à son secours les Serenissimes Alliés, dont il abandonne aujourd'hui le parti par une lâcheté inouïe & par le mépris qu'il fait de leur auguste

alliance , qu'il avoit recherchée avec le dernier empressement.

Je suis persuadé que si la Cour de Turin avoit bien considéré les funestes suites que peut avoir un jour le mariage de la jeune Princesse de Savoye, Son Altesse Royale ne se feroit pas si fort pressée d'y donner les mains ; puisque cette alliance selon toutes les apparences lui coûtera cher, & fera fatale à sa liberté & au repos de ses sujets. Au contraire elle auroit eu plus de soin de cultiver les liaisons d'amitié qu'elle avoit contractées avec les Alliés, par la considération de leur protection dont elle pouvoit s'assurer pour toujours & en tirer de tres grands avantages en tout tems.

Enfin le Roi T.C. pour faire paroître cette alliance plus auguste & plus éclatante à la Cour de Turin & aux yeux de Son Altesse Royale a voulu qu'on rendit à la Princesse de Savoye les honneurs de Duchesse de Bourgogne à son arrivée à la Cour de France. Avant que d'en venir là il a fallu feuilleter le Ceremonial de la Couronne; & sur ce qu'on a trouvé que la fille de l'Empereur Maximilien eût les honneurs de Dauphine en France sous le Regne de Louis XI. quoi qu'elle ne l'eut jamais été; parce que le Ceremonial marque en termes exprés que les honneurs que lui fit rendre Louis XI. ne lui furent pas accordés comme à la fille de l'Empereur, mais comme à la Dauphine designée; Enfin ce cas étant égal le Roi T.C. s'est résolu à considérer la Princesse de Savoye comme sa petite fille, & ce Monarque a donné ordre qu'à son

arrivée au Pont de Beauvoisin, elle seroit reçeuë en cette qualité, & que la Duchesse de Lude auroit seule la liberté de s'asseoir devant elle.

Nous voyons par là le soin qu'a pris le Roy T. C. de faire agréer ce mariage à la Cour de Turin. La Princesse de Savoye n'est rien moins que belle; mais le Duc de Bourgogne est un Prince accompli. Quand le mariage fut accordé, on presenta le Portrait de cette Princesse au Duc de Bourgogne, & on lui demanda comment il la trouvoit? Ce jeune Prince répondit agréablement qu'elle étoit assés belle pour donner la Paix à l'Italie. Le Roy T. C. & toute la Cour louèrent extrêmement cette repartie qui étoit très-judicieuse, & en même tems une raillerie piquante de tous les artifices que la France a employé pour détacher le Duc de Savoye des autres Princes Alliés & l'engager à faire sa Paix séparée.

On n'auroit jamais fait si on vouloit examiner à fonds les ressorts que le Conseil de France a remués à la Cour de Rome & dans toutes les Cours des Princes d'Italie pour porter cette Negociation au point où nous la voyons aujourd'hui. Il n'y a point de souplesse dont il ne se soit servi, sans parler des sommes immenses qu'il a employé, pour corrompre les Ministres qui approchent de près la personne de Son Altesse Royale, & qui par leur honteuse avarice l'ont enfin portée à souscrire à une alliance qui le rendra esclave pour toujours, & lui causera infailliblement la perte de ses Etats. Le Roy T. C. par sa politique dissimule tout; mais il reserve après la Paix generale à faire revivre des prétentions sur les Etats de

de ce Prince qui seront autant de monstres qui le devoreront, & qui lui feront regretter la perte qu'il fait aujourd'hui de la protection des Serenissimes Alliés seule capable de le sauver.

Il est porté par le sixième Article qu'au refus de la Neutralité en Italie de la part des Alliés, le Roi T.C. & le Duc de Savoye joindront leurs forces ensemble pour conquerir le Milannois. On peut dire que c'est ici le triomphe de la perfidie du Duc de Savoye. Si ce Prince s'étoit contenté simplement d'abandonner les intérêts des Serenissimes Alliés, & de tirer sous main les millions que la France lui a fait compter, il en seroit quitte aujourd'hui par publier dans le monde qu'il n'a pû refuser les avantages qu'on lui a offert, sans vouloir renoncer de gayeté de cœur à sa propre fortune & trahir ses intérêts.

Mais Son A.R. ne se borne point là; elle reçoit d'une main l'argent de la France & de l'autre celui des Alliés; & qui plus est elle concerté & complotte avec l'ennemi commun la ruine de ses plus fideles Amis & Alliés, & vend à beaux deniers comptans leur liberté & la sienne. Elle se met à la tête des Troupes Françoises, & dans une Campagne on le voit General de deux puissantes Armées Ennemies. A-t-on jamais vû rien de plus particulier, de plus perfide & de plus fourbe en même tems qu'une pareille conduite? Mais qu'est-ce qui porte ce Prince à un si honteux commerce? L'esperance de la conquête du Milannois. Le Roi T.C. lui a fait expliquer par ses Ministres les prétentions qu'il a sur ce Duché, lequel

il regarde comme une dépendance de la Couronne de France, fondé sur le mariage de Louis d'Orleans fils du Roi Charles V. avec Valentine Galeas qui étoit fille de Jean Galeas Duc de Milan, laquelle prétendoit de succéder à ce Duché par le décès de ses deux freres qui moururent sans enfans.

Par cet artifice le Roi T. C. s'est insinué adroitement à la Cour de Turin, & tandis qu'il repait Son Altesse Royale de la conquête chimérique du Duché de Milan; elle lui sert d'instrument pour parvenir à son but qui est la Neutralité en Italie. Par là la France se delivre d'une Guerre très-onereuse qui lui coûtoit des sommes immenses, & qui lui fesoit plus de peine que les grandes Armées qu'elle entretient en Flandre & sur le Rhin; & d'ailleurs elle porte un coup fatal à l'union des Princes Ligués. Cet événement relève d'une part la gloire & les esperances du Roi T. C. & de l'autre il rend pour toujours la conduite du Duc de Savoye odieuse à tous les Alliés.

Il ne faut point douter que les Ministres de France n'ayent fait entendre à Son Altesse Royale qu'à coup sûr le Milannois alloit devenir sa proie; parce que, disoient ces Ministres, il y avoit peu de vraisemblance que les Alliés consentissent jamais à la Neutralité, & par ce leurre ils ont gagné l'esprit de ce Prince. La Cour de France au contraire étoit très persuadée que les affaires prendroient un autre tour. Pour lui donner encore le change, & le tromper d'autant mieux, le Roi T. C. lui promet par le septième

Article, qu'après la réduction de ce Duché il sera remis à Son Altesse pour en jouir à perpétuité sans rien prétendre pour les fraix de cette expedition; & Sa Majesté T. C. s'engage d'ailleurs de lui en assurer la jouissance par sa protection contre les armes de la Maison d'Autriche.

Quand on fait de serieuses reflexions sur tout ce que promet le Roi T. C. à Son Altesse Royale pour l'engager, on n'est point surpris du peu de précaution qu'a pris le Conseil de la Cour de Turin sur une affaire qui étoit de la dernière conséquence. A entendre parler les Ministres de France il n'y avoit qu'à entrer dans le Milannois pour le soumettre entièrement. Ils comptent là dessus comme sur une chose faite; & pour éblouir Son Altesse Royale ils la flattent de leur protection contre les armes de la Maison d'Autriche, ils promettent de lui en assurer la jouissance à perpétuité; & qui plus est la générosité les porte même à faire tous les fraix de cette expedition, sans qu'il en coûte rien à Son Altesse Royale, le Roi T. C. lui en faisant présent.

Les promesses illusoires ne content rien à la France. Elle pouvoit tout-aussi-bien promettre au Duc de Savoye la conquête de toute l'Italie, comme elle a fait celle du Milannois. Si Son Altesse Royale est assez credule pour l'écouter, elle sera bien-tôt Maîtresse de tous les Etats des Princes Ultramontains: Mais les suites feront voir qu'il n'y a rien de plus chimerique que tous ces projets. Cet Article aussi bien que le précédent est un de ceux que le Conseil de France a tenus fort secrets, parce qu'ils ont été considérés com-

me les mobiles qui devoient engager le Duc de Savoye par l'esperance de le rendre le plus puissant de tous les Princes d'Italie. L'ambition & le desir de s'agrandir est une passion naturelle à tous les Souverains; & je ne doute point que la France par cet artifice n'ait plus avancé ses affaires à la Cour de Turin, que par tous les autres ressorts qu'elle y a remués.

Venons au huitième Article. Le Roi T. C. renonce à perpétuité aux Droits & prétentions que ses Prédécesseurs ont eu sur le Duché de Savoye, la Principauté de Piémont, & le Comté de Nice. Il y a si peu de fonds à faire sur ces sortes de renonciations, que l'experience de nos jours a appris à tous les Princes de l'Europe que ce Monarque n'observe les Traités qu'autant qu'ils s'accroissent à ses intérêts; car passé le jour de la ratification, si son Conseil lui suggere quelque nouveau moyen de s'agrandir, rien n'est capable de l'arrêter. Il ne consulte pour lors que sa politique dominante, & ne se regle que par son ambition à laquelle on ne sçauroit prescrire de justes bornes, parce qu'il est trop puissant. La supériorité de forces impose toujours la loi au plus foible; & puis qu'on n'a pu réduire le Roi T. C. par les forces unies des plus puissants Princes de l'Europe, il en faut conclure nécessairement qu'il ne changera jamais de maximes.

En 1640. il fut imprimé un Livre à Madrid, dont un Plenipotentiaire d'Espagne étoit Auteur & qui avoit pour titre: *Succesos principales de la Monarchia de España el Año 1639.* dans lequel

quel ce Ministre par un esprit de prophétie disoit que le Roi T. C. prenoit le chemin de parvenir à l'Empire : que ses Prédecesseurs avoient commencé par la prise de Mets, Toul, & Verdun : que Louis XIII. l'avoit imité, s'étant rendu Maître de l'Alsace & de la Lorraine : que si ce Prince pouvoit prendre Thionville, il s'empareroit de Luxembourg, acheveroit la conquête du Duché de Bourgogne, mettroit le Palatinat hors de défense, se rendroit absolu de tout le Pays de Trèves, & de toute l'ancienne Austrasie. Sa prophétie alloit encore plus loin ; il ajoûtoit que ce Monarque par la conquête de Thionville rendroit les trois Electeurs Catholiques ses sujets ; que le Roi d'Espagne perdrait la Flandre, l'Empire & les Villes d'Allemagne leur liberté, & les Princes Allemands leurs Etats.

Peu s'en est fallu que cette prophétie n'ait eu son accomplissement, si les Princes Alliés avoient différé d'arrêter les desseins de ce Monarque : & nous pouvons dire que c'est par la violation des Traités qu'il a jetté les fondemens d'un pouvoir qu'on peut appeller à juste titre *le Tyran de l'Europe*, qui regne aujourd'hui souverainement dans toutes les Cours. Après tant d'exemples vivants & d'expériences reiterées du peu de fonds qu'il y a à faire sur la bonne foi du Roi T. C. il en faut conclure que la renonciation qu'il vient de faire aux prétentions sur les Etats de Son Altesse Royale ne sera pas de longue durée.

Le neuvième Article par lequel le Roi T. C. s'engage & promet au Duc de Savoye, de lui

procurer par ses armes la conquête de Geneve est un Article secret, & qui n'a point été rendu public par des raisons de politique, de même que plusieurs autres dont le Roi T. C. & le Duc de Savoye sont convenus ensemble. Le tems débrouillera ce grand mystère. Depuis plusieurs années la France a médité la ruine de cette Ville. La Religion Protestante dont elle fait profession fait le sujet de la haine implacable de ces deux Princes, outre que les heureux succès qu'ont eu les desseins du Roi T. C. par l'extinction de la Religion Reformée en France lui font concevoir l'esperance de la pouvoir reduire à son obeissance après la conclusion de la Paix generale. Ce grand dessein auroit déjà eu son accomplissement, si l'aprehension de se brouiller avec les Cantons Suisses, qui s'en sont declarés les Protecteurs, ne l'avoit arrêté : Il avoit déjà assés d'ennemis sur les bras pour ôser toucher à cette corde ; ainsi il a fallu temporiser & dissimuler en même tems, jusqu'à ce qu'il ait vuide les demêlés qu'il a avec les Princes Ligués. Il a déjà pris pour cela toutes les précautions nécessaires & le Résident de France qui fait son séjour à Geneve est d'un méchant augure pour la seureté & la liberté de cette Republique, puisqu'il en apprend le fort & le foible ; & donne des advis sur tout ce qui s'y passe au Roi son Maître.

Quoi qu'il en soit peut-être que le Roi T. C. promet au Duc plus qu'il ne pourra lui tenir. Ce n'est pas la premiere fois qu'il s'est trompé dans ses projets, qui n'ont pas toujours eu la réussite qu'il en eseroit. Les affaires changent bien sou-

vent de face, & il ne faut qu'un contre-tems pour faire avorter ses desseins. Mais supposons que le Roi T. C. se rendit un jour Maître de Geneve, qui sera garand à Son Altesse Royale, que ce Monarque lui remettra cette Ville & qu'il exécutera de point en point ce qu'il lui a promis? Je ne pense pas qu'il y eut personne qui se voulut charger d'une pareille garantie. La fidelité du Roi T. C. dans ces sortes d'affaires est si decriée & si suspecte aujourd'hui, qu'il y a plus de vraisemblance de croire qu'il garderoit cette conquête pour lui, qui est un morceau friand, que de vouloir soutenir qu'il la remettroit de bonne foi au Duc. Concluons donc la dessus qu'il en sera de cet article comme des précédens. C'est-à-dire qu'ils sont purement chimeriques & imaginaires, & que le Roi T. C. ne manquera jamais de prétextes plausibles pour degager sa parole, & ne tenir à Son Altesse Royale que ce qui lui plaira.

Après avoir examiné le Traité de Paix conclu entre le Roi T. C. & Victor Amedée II. Duc de Savoye, voyons les suites de cette Paix, & commençons par la publication solennelle qui en fut faite à Paris le 10. de Septembre dernier.

On fait sçavoir à tous, qu'une bonne, ferme, stable, & solide Paix, avec une amitié, & reconciliation entiere & sincere a été faite & accordée entre très haut, très excellent & très-puissant Prince Louis, par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre, nôtre Souverain Seigneur: & très-haut & très-

puissant Prince Victor Amedée II. Duc de Savoye, leurs Vassaux, Sujets & Serviteurs en tous leurs Royaumes, Etats, Pays, Terres, & Seigneuries de leur obeissance. Que ladite Paix est generale entr'eux, & leurs dits Vassaux & Sujets; & qu'au moyen d'icelle, il leur est permis d'aller, venir, retourner, & séjourner en tous les lieux desdits Royaumes, Etats & Pays; negocier & faire Commerce de Marchandise, entretenir Correspondance & avoir communication les uns avec les autres, & ce en toute liberté, franchise, & sûreté, tant par Terre que par Mer, & sur les Rivieres, & autres eaux de deçà & de là les Monts, & tout ainsi qu'il a été & dû être fait en tems de bonne, sincere, & amiable Paix, telle que celle qu'il a plu à la Divine bonté de donner ausdits Seigneurs Roy & Duc de Savoye, & à leurs Peuples & sujets: & pour les y maintenir, il est très expressement defendu à toute personne de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'entreprendre, attenter ou innover aucune chose à ce contraire, ni au prejudice d'icelle, sous peine d'être punis severement, comme infracteurs de Paix & perturbateurs du repos public.

*blie. Fait à Versailles le 8. Septembre 1696.
Signé LOUIS, & plus bas Phelipeaux,
&c.*

Cette Paix comme nous voyons, a été publiée à Paris avec tout l'éclat & la pompe qui accompagnent ordinairement les grands evenemens, auxquels la France s'intéresse beaucoup; & il n'y a point de doute que dans celui-ci, elle n'aye même affecté de faire paroître plus de magnificence, pour éblouir par là les Princes Alliés, & faire sonner bien haut dans toutes les Cours de l'Europe, la réussite d'une Negociation qu'elle regarde comme le fondement des preliminaires qui avanceront la Paix generale. La politique du Conseil de France n'est point si mal entenduë de ce côté là. Elle trouve son compte à faire valoir tout ce qu'elle fait, & tout ce qu'elle entreprend, & bien souvent elle tire de grands biens d'un faux brillant, & tourne ainsi les heureux & les malheureux succès à son avantage. Suivant cette maxime on remarque que durant le cours de cette guerre, lors qu'elle a perdu une bataille, ou une Ville, ou qu'elle a eu quelqu'autre echec; elle a fait faire des rejouissances publiques; ordonné à ses Generaux, & aux Gouverneurs des Places de faire plusieurs decharges de l'Artillerie comme si elle venoit de remporter une victoire signalée sur ses Ennemis. Cette conduite quoique peu sincere luy a procuré de très-grands avantages.

En premier lieu elle a ebloüi par là ses Sujets & les a retenus dans l'obeissance, en les flattant de
Ayuntamiento de Madrid
plusieurs

plusieurs succès qui n'étoient qu'imaginaires , & en a reçu en même tems tous les subides qui devoient contribuer aux fraix immenses d'une guerre onereuse. En second lieu elle a par là affermi la fidelité chancelante des peuples conquis. Et enfin, elle a relevé le courage abbatu des Soldats qui combatoient sous ses Generaux , & a fait, comme on dit, à mauvais jeu bonne mine , témoins les folles jouissances qu'on fit à Paris après la bataille de la Boine en Irlande sur les faux bruits de la mort du Roi d'Angleterre : Les jouissances qu'on celebra après la perte d'une bataille sur Mer, & generalement dans toutes les rencontres où les Armées du Roi T. C. avoient eu du pire. Ainsi nous pouvons dire librement, que tout le faste de la Cour de France au sujet de la Paix d'Italie , bien loin de faire quelque impression sur l'esprit des Serenissimes Allies, pour les engager par là, à souscrire plus promptement à la Paix generale, servira plutôt à leur faire prendre la resolution de continuer la Guerre plus fort que jamais. Leurs interêts n'ont aucune liaison avec ceux du Duc de Savoye , & si ce Prince a voulu se perdre de gayeté de cœur en sacrifiant ses Etats & sa liberté, les Princes Allies ne se régleront point sur les principes qui l'ont fait agir. Ils ont pris les armes pour faire une Paix solide & durable & ne les mettront bas qu'à ces conditions.

La publication generale de cette Paix fut suivie d'un *Te Deum*, qui fut chanté en actions de grâces où le Roi T. C. nous donne une idée juste des motifs qui l'ont fait agir dans cette Guerre.

re. On y voit le langage & l'esprit de la Cour de France représenté avec toute la naïveté possible. Cette Piece a été déjà rendue publique, ainsi nous nous dispenserons de la rapporter encore ici. C'est un original qui meritoit d'être examiné dans toute son étendue ; mais nous nous contenterons d'y faire quelques reflexions particulières qui feront la conclusion de cet ouvrage. La Cour de France ne mêt jamais en lumière des Pieces de cette importance qu'après les avoir bien étudiées, & fait passer par l'examen de ses plus habiles Ministres. En un mot c'est le portrait raccourci des vastes desseins & des plus secretes pensées du Roi T. C.

Ce Monarque y debute d'abord par les principes qui l'ont porté à prendre les armes, qui sont de defendre la Religion & de vanger la Majesté des Rois. Cet aveu est conforme à celui qu'il a fait ci-devant dans tous les Manifestes qui ont precedé la rupture. Ainsi nous pouvons dire que le Conseil de France a étudié de longue main les artifices dont il se sert aujourd'hui pour rompre l'union des Princes Ligués. Ces artifices sont d'autant plus dangereux qu'ils attaquent les parties les plus sensibles de la Societé civile, c'est-à-dire la Religion & la Majesté des Rois. Quant à la premiere tous les Etats Souverains ont naturellement à cœur la Religion dont ils font profession. Les Princes Catholiques la Religion Catholique & les Princes Protestans la Religion Protestante. A entendre parler le Roi T. C. il est le seul Protecteur de la Religion Romaine, & l'Empereur, le Roi d'Espagne, & les autres Princes Catholiques, dont

le zele est irreprochable, en ont abandonné les intérêts.

Si le Roi T. C. faisoit debiter de pareils discours dans un Pays inconnu, éloigné de nôtre Continent & à des peuples peu civilisés & ignorans de tout ce qui s'est passé en Europe depuis l'espace de 50. ans, & depuis la mort du Cardinal Mazarin; il est certain qu'il en imposeroit à leur credulité. Mais quelle absurdité de publier aujourd'hui toutes ces impostures à la face de la Chrétienté, dont il a été le fleau & le persecuteur; témoin les demêlés qu'il a eu avec la Cour Romaine sous le Pontificat d'Innocent XI. Si ce pieux Pontife ne s'étoit opposé à toutes les extravagances de la Cour de France, n'étoit-on pas à la veille de voir déchirer l'Eglise par un schisme plus cruel & plus monstrueux que n'ont jamais été les persecutions des plus redoutables Tirans du Paganisme? Il n'est pas nécessaire que nous renouvelions ici des maux qui ont fait gemir toute la Chrétienté. Ils sont de trop fraîche datte pour les avoir oubliés. Disons donc que le Roi de France est si peu sincere sur cet Article que tous les Princes Ligués sont pleinement convaincus que ce n'est rien moins que le principe de Religion qui le fait agir dans la Guerre presente. On sçait très bien aussi que ce n'est pas ce même motif qui l'a porté à éteindre la Religion Reformée en France. Cette dernière démarche ne doit être considérée que comme un ressort qu'il a remué pour se frayer une route plus certaine à la Monarchie Universelle; puisque nous voyons qu'il a pour ainsi dire fait plus de mal

aux Princes Catholiques qu'aux Princes Protestans: Ce leurre est dangereux & avertit secretement les Princes Catholiques qui sont entrés dans l'auguste Ligue qui les unit avec les Princes Protestans, de ne point prêter l'oreille aux ruses du Conseil de France, dont le but est de les définir pour se rendre maître de leurs Etats & de leur Liberté.

Le Duc de Savoye, comme nous venons de voir, a déjà commencé à faire breche à cette union. Les Ministres de France qui sont des Sirennnes trompeuses, l'ont attiré dans des pièges dangereux par leur chant melodieux. Ce beau prétexte de Religion a fait remuer toutes les Cours d'Italie, & par là le Roi T. C. s'est reconcilié avec la Cour Romaine, qu'il regardoit auparavant comme sa mortelle ennemie. Il ne pouvoit prendre de route plus assurée pour avancer ses desseins, qu'en prétextant aujourd'hui, comme il fait, que c'est le zele de la Religion qui le fait agir. Par là il éblouit tous les Princes Catholiques & s'insinue adroitement dans toutes les Cours. Mais que deviendront un jour les Etats de tant de Souverains séparés de l'union des Princes Protestans? puisque nous voyons aujourd'hui que leur seureté & leur conservation mutuelle ne depend que de cette union. Nous le repetons encore, il ne faut point que l'Exemple du Duc de Savoye porte atteinte à cette auguste Union. C'est là l'unique but du Roi T. C. & le mobile qui fait remuer tous ses ressorts: ainsi chaque Prince est pour son compte dans une affaire qui interesse chacun en particulier & tous en general.

On ne combat point aujourd'hui pour la Religion; c'est la France seule qui le dit pour les tromper & les defunir. On ne voit que trop que le Conseil de France prétend de persuader aux Princes Catholiques, qu'il nes'est attiré la Guerre présente sur les bras, que par la haine implacable que les Princes Protestans ont conceu contre lui par le mauvais traitement qu'il a fait à ses sujets de la Religion; ce qui est faux & ridicule; car si le Roi T. C. n'avoit point eu d'autres veuës que celles de la pretenduë extirpation de l'hérésie, jamais la Guerre présente n'auroit été allumée en Europe; parce que les differens interêts qui regnoient entre les Princes Protestans bien loin de contribuer à leur union dans une cause qui n'étoit que trop juste, sembloient les diviser encore d'avantage.

C'est donc en vain que le Roi T. C. couvre du manteau de la Religion une conduite qu'on sçait très bien n'avoir été fondée que sur des motifs temporels; qui sont la violation de tous les Traités, l'usurpation des Etats de ses Voisins, la ruine de la Maison d'Autriche, la protection qu'il a donnée au Turc, ses desseins sur l'Angleterre en favorisant le Roi Jaques, ses attentats sur la Liberté des Princes & Etats Ultramontains, l'esclavage premedité de toute l'Europe, & enfin l'accomplissement de son grand Chef-d'œuvre qui est le desir & la passion dominante de parvenir à la Monarchie Universelle. Après tant de cruels attentats, après tant de sujets de plainte, & d'experiences réitérées que les Princes Alliés ont fait de la mauvaise foi du Roi

T. C.

T. C. a-t-on lieu aujourd'hui de le croire sincere, quand il nous dit qu'il n'a point eu d'autres veües dans cette Guerre que la defense & la protection de la Religion ? Non ; ce n'est rien moins que cela.

Venons à la Majesté des Rois dont le Roi T. C. se declare le Protecteur & le Defenseur. Depuis neuf ans, dit ce Monarque, il soutient la Guerre contre l'Europe conjurée : & pourquoi ? Pour defendre la Religion & venger la Majesté des Rois : rien n'est plus auguste, plus glorieux, & plus noble en même tems que ce dessein. Ce Monarque employe toutes ses forces ; il épuise ses trésors, sacrifie ses peuples & ses sujets, pourquoi ? pour venger la Majesté des Rois. Il faut avouër que le zele du Roi T. C. est grand, ses projets pieux & magnanimes, & dignes enfin du premier Monarque de la Chrétienté. Le Roi Jaques est heureux d'être tombé sous la protection de la France ; pourvû que cette protection soit sincere, & qu'elle ne jouë faux dans cette rencontre, comme elle a fait ci-devant dans plusieurs demêlés qu'ont eu les Princes Chrétiens ensemble. On l'a vûe bien souvent épouser les interêts de l'un en abandonnant le parti de l'autre pour qui elle s'étoit déclarée, & faire plusieurs manœuvres qui ont ruiné en même tems l'un & l'autre parti.

De sorte que dans tous les demêlés elle a toujours été la seule qui y a trouvé son compte. Elle ne se tremousse point tant pour rien, & quand elle rend de grands services, c'est toujours à condition que les avantages qu'elle en tirera

seront proportionnés à ses grands travaux. Suivant ce principe si le Roi T. C. pouvoit aisément obtenir des Alliés une Paix telle qu'il en espere; cette Majesté des Rois dont il se declare le Protecteur, seroit bien-tôt oubliée pour ne pas dire sacrifiée. S'il s'agissoit de ses intérêts que ne feroit-il pas? C'est quelque chose de fort singulier que le zele & l'empressement du Roi T. C. pour soutenir aujourd'hui le parti du Roi Jaques. Toute la terre est informée que les pernicious conseils de la France ont été la source de l'infortune & de la decadence de ce Prince. C'est elle qui l'avoit élevé sur le thrône par de sourdes pratiques qui nous ont été inconnues jusqu'à ce jour; & on peut dire en même tems que c'est la France qui lui a fait perdre sa Couronne pour lui avoir donné des Conseils de fureur qui l'ont rendu odieux à ses sujets dont il avoit medité la ruine, si Dieu par une revolution miraculeuse ne les avoit sauvés. Il faut louer le zele & la generosité du Roy T. C. Il cherche à retablir un Prince dont il a causé la ruine. Voila ce qu'il appelle venger la Majesté des Rois; pour cet effet, il sacrifie la Majesté de tous les autres Monarques de la Chretienté. Qui croira sa conduite sincere dans une pareille occasion? & se peut-il bien que le Roy T. C. pousse ces beaux sentimens de commiseration pour un Prince infortuné si avant, pour ne pas balancer aujourd'hui à declarer la guerre à toute l'Europe pour venger cette pretendue Majesté de Rois.

Difons plutôt qu'il songe à toute autre chose,

& qu'il ne se sert de cette Majesté des Rois, que comme d'un pretexte & d'un leurre pour faire une mechante cause bonne, avancer par là ses grands desseins, afoiblir l'union des Princes ligués en ruinant les forces de la Couronne d'Angleterre, laisser enfin les Alliés par la longueur de la guerre, en conservant toujours les mêmes maximes, & les mêmes inclinations, fondées sur la mauvaise foy des Traités; afin de les faire revivre plus fort que jamais, lors qu'il aura porté les Princes Ligués à une mechante Paix. Voila les veritables principes qui font agir aujourd'hui la France pour venger cette pretendüe Majesté des Rois qu'elle fait sonner bien haut dans toutes les Cours de la Chretienté.

Pour cet effet, il n'y a point de crimes dont elle ne se souille. Les assassinats, les perpetuels attentats, les conjurations, les trahisons, & les perfidies ne luy font aucune peine. Si le Roy T. C. pretend par là de venger la Majesté des Rois, avouons que sa cause est bien mechante; & que tout bien compté toute la gloire qui luy en reviendra, ne sera qu'un monstrueux parallele de ce qu'ont pratiqué les Princes Payens qui ont été l'horreur de leur Siecle. Cette conduite doit faire fremir aujourd'hui tout la Chrétienté, puisque nous voyons que bien loin que la Cour de France la desavouë, elle semble plutôt l'autoriser ouvertement par les frequens Assassins qu'elle envoie en Angleterre. Si c'est par là que le Roy T. C. pretend de parvenir à la Paix generale, avouons qu'elle sera bien chere à l'Europe, & qu'il n'y a plus de bonne

foy dans le monde : Les Serenissimes Princes Ligués bien loin de mettre les armes bas doivent donc se preparer de nouveau à continuer la Guerre contre un Monarque , qui se declare aujourd'hui l'ennemi non seulement de leurs Etats & de leur Liberté , mais encore de leurs vies , qui est ce qu'ils ont de plus cher dans le monde.

Le Roi T. C. après avoir raporté les veües qui l'ont fait agir dans cette Guerre , exalte les progrès dont Dieu a beni ses desseins & favorisé ses entreprises. Al'entendre parler, ses armes ont toujours été victorieuses & triomphantes, & tous les avantages remportés par les Serenissimes Alliés ne doivent point être mis en ligne de compte. C'est la France seule qui en a toute la gloire. Cette fierté ne surprend point les Princes Alliés. On sçait que c'est là le langage de la Cour de France. Cette Couronne est si accoutumée à s'exprimer ainsi , qu'il faudroit pour lui faire avouer ses pertes qu'on l'eut entièrement soumise & depouillée de ses plus beaux Domaines, encore auroit-elle de la peine à revenir de son orgueil. Il faut à quelque prix que ce soit que la gloire marche à la tête de toutes ses entreprises. La Nation Françoisé est la seule aujourd'hui qui sçache l'art de bien regner & de faire la Guerre, & les autres peuples sont ignorans & ne sont dans le monde que pour être soumis à sa fiere Domination.

On lui a cependant enlevé là premiere Campagne trois importantes Forteresses sur le Rhin. Ces conquêtes furent suivies d'une victoire rem-

por-

portée à la journée de Valcourt par la défaite des meilleures Troupes du Roi. Quoique ce combat ne fut pas general, les avantages que les Alliés y eurent, leur aquit autant de gloire que les François s'en soient acquis dans les batailles qu'ils ont gagné sous la conduite du Marechal de Luxembourg, & cette Campagne fut toute triomphante pour les Confederés. L'irruption dans le Dauphiné sous la conduite du Duc de Savoye, & la bataille de Mer qui se donna dans la suite entre les Armées navales de France, d'Angleterre & de Hollande meritent bien aussi qu'on les mette au rang des avantages remportés par les Alliés. Le Siège de Namur où la France a eu la honte de voir triompher les armes des Alliés est aussi trop éclatant pour être passé sous silence. Cette seule conquête efface toutes les victoires dont le Roi T. C. se vante aujourd'hui avec tant de fierté; puisque l'union de toutes ses forces n'a point été capable de la prevenir, & que malgré la presence d'un Marechal de France qu'il y avoit fait entrer soutenu d'une Armée au dedans, & d'une autre au dehors des plus nombreuses qu'il ait jamais eu sur pied; toutes ces précautions, dis-je, n'ont servi qu'à hâter la prise de cette Forteresse, & à augmenter la gloire des Alliés. Si après cela le Roi T. C. publie qu'il a toujours été supérieur, il faut avouer de bonne foi qu'il prend pour dupes tous les peuples de l'Europe qui en ont été spectateurs, & qu'il insulte d'ailleurs à la gloire de tant de genereux Princes qui s'y sont signalés. *Tous ces heureux succès, dit le Roi T. C. qui ont accompagné mes armes, m'ont été d'au-*

tant plus agreables que je me suis toujours flaté qu'ils pourroient contribuer à la Paix. Les Alliés avouënt qu'à la verité la France a été heureuse dans ses entreprises ; mais aussi ils sont en droit de faire valoir de leur côté les avantages qu'ils ont remporté sur elle ; & ils ne sçauroient sans ressentiment entendre publier aujourd'hui des discours qui leur ravissent toute la gloire qu'ils se sont acquis dans cette Guerre au prix de leur sang, de la perte de leurs plus fideles sujets & de leurs plus braves Generaux. Toutes ces considerations devroient engager le Conseil de France à tenir un autre langage. Quoique le Duc de Savoye les ait abandonné leur union n'enferma pas moins inviolable pour cela , & la France n'a pas lieu de faire sonner si haut sa superiorité. Il ne faut qu'un contre-tems pour lui faire perdre tous les avantages qu'elle pretend tirer de la Paix d'Italie ; ainsi elle doit menager les Alliés plus qu'elle ne fait. La Guerre n'est pas encore finie , & elle doit faire reflexion que les armes sont journalieres. Selon toutes les apparences nous aurons encore quelques Campagnes qui decideront du sort & de la destinée des peuples qui s'étoient flatés d'avoir bien-tôt la Paix. Mais cette grande Négociation bien loin d'être au point qu'on la croyoit semble en être éloignée plus que jamais par la froideur des Plenipotentiaires de France, dont le but est de trainer les affaires en longueur pour favoriser de nouveaux desseins qui éclateront indubitablement à l'ouverture de la Campagne prochaine.

R
838

BIBLIOTECA HISTORICA MUNICIPAL

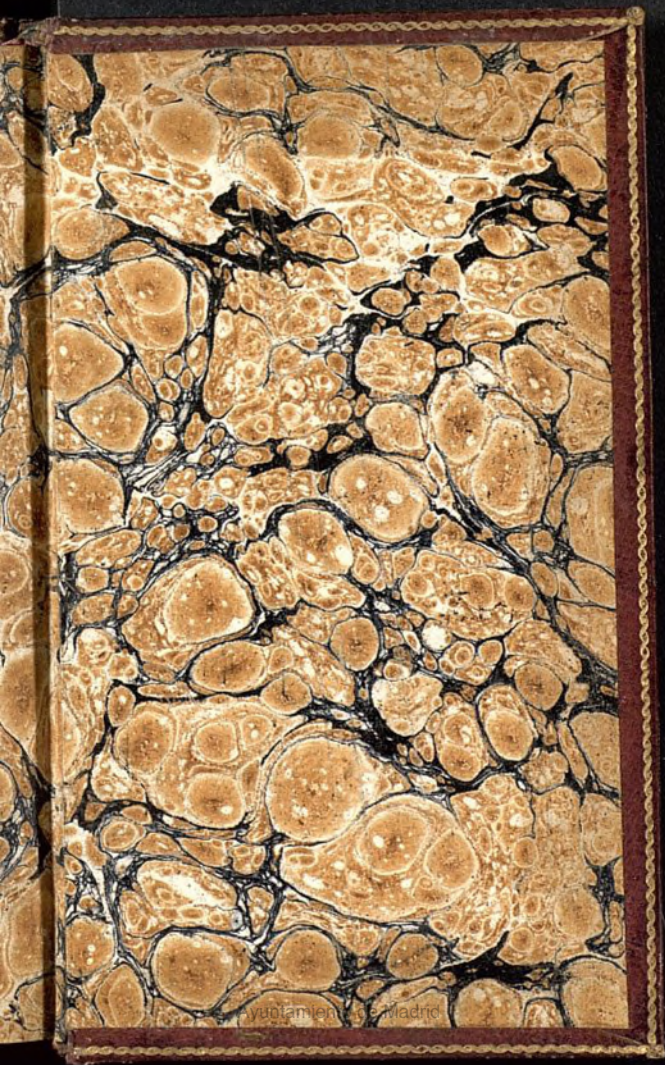


1200027374

7

12000 27374

Ayuntamiento de Madrid



vuotamien de Madrid

Avuntamiento de Madrid